

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

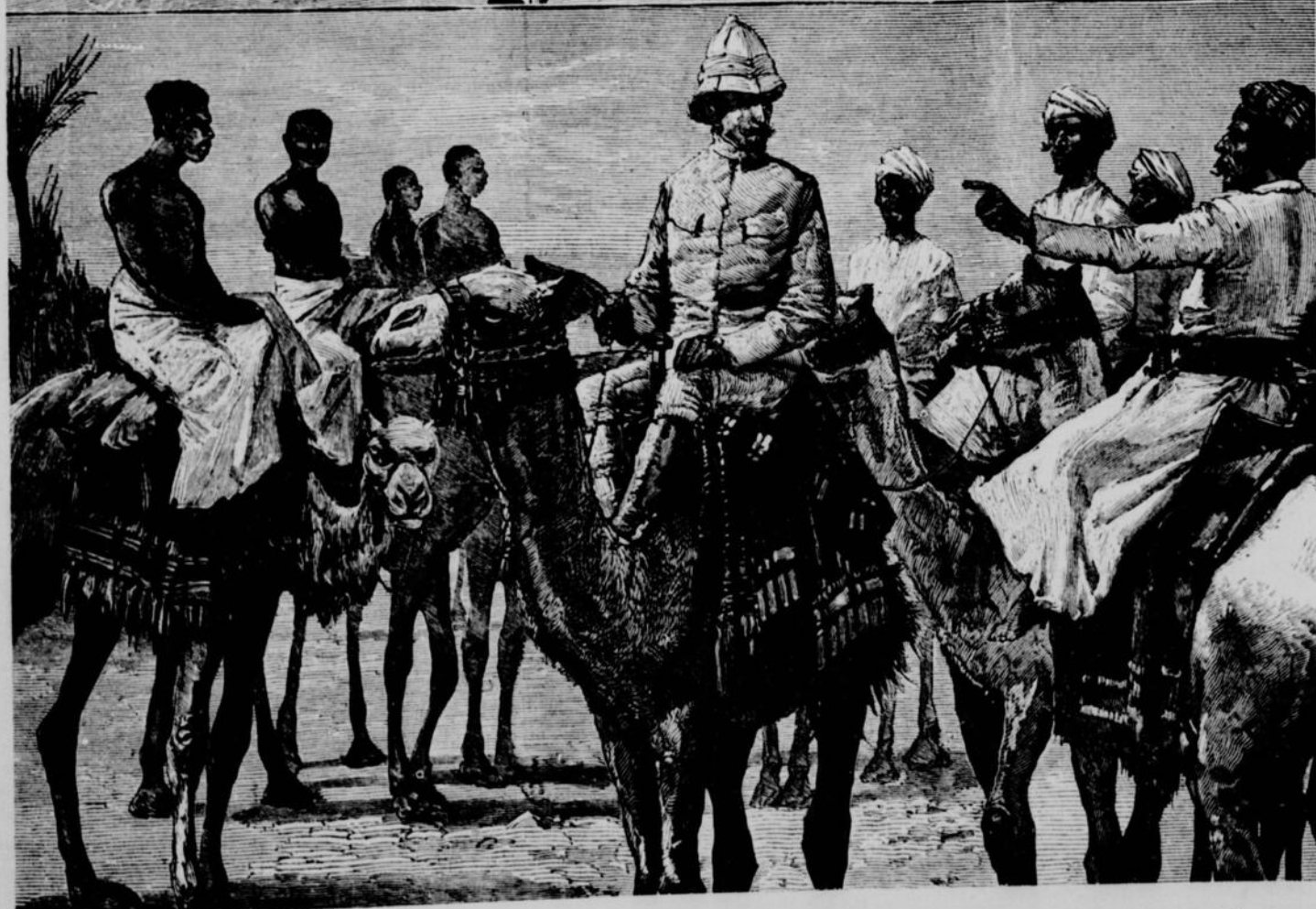
12^{ME} ANNÉE, No 624 — SAMEDI, 18 AVRIL 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



1. Conflit entre les Derviches et les Egyptiens. — 2. Sir Herbert Kitchener, chef des troupes anglaises, prenant conseil de ses guides.
LES ANGLAIS EN ÉGYPTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 AVRIL 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*.—Le R.P. Amédée.—Nouvelle : Papa dort, par Clémence Malaurie.—Les plus longs cheveux du Monde.—Napoléon Ier intime, par Victor Laverrière.—Poésie : Récit d'un soldat français, par Juvenis.—Biographie : Arsène Houssaye, par Rodolphe Brunet.—Sait-on aimer ? par Ludo.—Le printemps, par J. Saint-J.—Explosion de dynamite.—Le marquis di Rudini, premier ministre du cabinet italien.—Les Anglais en Egypte.—Les femmes qui grognent.—Les petites curiosités : Le gaz artificiel (avec gravure).—Un artiste de l'art dentaire.—Pour rire.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilleton : La mendicante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Les Anglais en Egypte : Conflit entre les Derviches et les Egyptiens ; Sir Herbert Kitchener, chef des troupes anglaises, prenant conseil de ses guides.—Portrait du R.P. Amédée, supérieur général des Frères de la Charité.—Mme Davis, qui a les plus longs cheveux du monde.—Portraits de MM. Houssaye et Rudini.—Explosion de dynamite à Johannesburg : Vue générales des ruines.—Au Transvaal : Voiture de poste attelée de mulets et de zèbres.—Gravures comiques.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

C'est la semaine prochaine que LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication de son nouveau feuilleton, appelé à un succès sans précédent auprès de ses lecteurs, parce qu'il va leur offrir de douces émotions et un intérêt grandissant aussi sans précédent dans la longue suite de si beaux romans que LE MONDE ILLUSTRÉ s'est toujours efforcé de choisir, pour la plus grande satisfaction de ses fidèles lecteurs. La dernière œuvre du fameux romancier français à la mode :

EN DETRESSE

PAR JULES MARY

A hautement contribué à établir sa réputation d'écrivain romantique sans rival à Paris. Telle est justement l'œuvre que LE MONDE ILLUSTRÉ va offrir en feuilleton à son public lecteur.



Il y a la goutte à boire
Là-bas,
Il y a la goutte à boire !...

Cela, c'est l'hymne du combat moderne, c'est le poëme français, c'est la charge, le chant souverain de l'infanterie, la reine des batailles ! C'est le refrain trivial et ironique qui a fait le tour du monde en avant des baïonnettes, qui a retenti en Afrique, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique, Tonkin, — en France aussi, hélas ! — et qui tant de fois a mené nos fantasmes à la victoire et à la mort. Quand, rapide et furieux, il éclate au fort de la mêlée, cet air enivre les plus vaillants et entraîne les plus timides ; il fait un héros du dernier conscrit et un Cynégire de ce voltigeur de l'Alma qui, le bras brisé par une balle, empoigna son clairon de la main gauche et continua de sonner. Pendant la charge, il semble qu'au milieu des nuages de poudre passe, échevelée et terrible, les yeux pleins d'éclairs et la bouche emplie de hourras, la Bellone de Rude.

Les Spartiates attaquaient au son des flûtes et en chantant les vers de Tyrtée ; les Athéniens chargeaient l'ennemi au bruit des trompettes, en criant *Alalà* (l'hallali sauvage de nos chasses à courre), et en chantant l'hymne à Arès. Les légions romaines s'ébranlaient en poussant la grande exclamation : *Roma ! pro Patria !* puis les cris mille fois répétés : *Cominus ! cominus !* (de près !) se mêlaient aux fanfares des cors et des trompettes. Les grenadiers de la vieille garde marchaient avec les tambours, les fifres et la musique, et culbotaient Russes et Prussiens sur l'air :

On va leur percer le flanc,
Ran, ran, ran, tan, plan, tire lire,
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire !

La ligne, l'infanterie de marine, les zouaves donnent l'assaut aux cris de : En avant ! et dans les notes de la charge, vibrant dans les clairons et grondant dans les tambours, les soldats entendent le refrain :

Il y a la goutte à boire
Là-bas,
Il y a la goutte à boire !...

Si la valeur d'une œuvre se mesure à son effet, quel septuor, quelle symphonie, quel opéra vaut donc les dix-sept mesures de la charge ?

* * Ces lignes que vous venez de lire sont bien inspirées, n'est-ce pas ? Elles sont d'Henry Houssaye, un écrivain patriote qui a entendu, compris et senti toute la force de la belle sonnerie française.

Eh bien, c'est cette sonnerie qui a causé la mort d'un de nos jeunes gens, Ludger Hould, de Trois-Rivières, caporal à la Légion étrangère, dont LE MONDE ILLUSTRÉ a publié le portrait la semaine dernière.

Elle en a fait mourir bien d'autres, la charge ; plus d'un brave tombera encore en l'entendant, la sonnerie du massacre, pour l'honneur du drapeau ; c'est chose de tous les jours de bataille que le rôle du soldat qui s'affaisse, foudroyé, mais je ne sais pourquoi la mort de ce caporal, de Ludger Hould, me fait une déchirure au cœur.

Il n'était pas Français, Hould ; les choses de France ne le regardaient nullement, ce brave enfant de Trois-Rivières, puisque Louis XV avait lâchement cédé la terre canadienne ; pourquoi donc a-t-il offert et donné sa vie à la France ?

Ah ! pourquoi ? Parceque si l'amant de la Pompadour pouvait bien abandonner ce qu'un poète de son temps, de beaucoup d'esprit et de très peu de cœur,

appelait dédaigneusement quelques arpents de neige, il lui était impossible de retirer de certains cœurs canadiens la semence immortelle de l'amour de la France.

Bercé sur les genoux d'une mère au cœur français, qui l'endormait en chantant des refrains de Normandie, élevé dans un centre qui a conservé la langue et les traditions d'une époque lointaine, mais toujours vivace, Ludger Hould, dès qu'il avait su lire, s'était passionné pour l'histoire de la patrie d'autrefois, et son cœur bondissait au récit des hauts faits des ancêtres de là-bas.

Les gigantesques chevauchées des fondations du pays de France, les luttes et les victoires de la vieille monarchie, la miraculeuse mission de Jeanne, les campagnes, les échecs, les succès des armes françaises, la grande épopée napoléonienne, tout, jusqu'aux jours grandioses ou sombres de cette dernière partie du siècle, lui était familier et plus d'une fois, avant de fermer le livre préféré, il s'était écrié que lui aussi serait soldat, un jour, soldat français.

Il était né le 9 janvier 1871, un jour de bataille, et des rares jours où la fortune sourit à la France pendant l'année terrible, le jour de la bataille de Villersexel, vraiment, il semble que l'enfant en naissant ait entendu l'écho de la charge que l'on sonnait rageusement dans la plaine où sont tombés tant de braves.

Ses études terminées, que faire ?

La carrière militaire, au Canada, offre peu d'avenir, c'est toujours la même vie de garnison, à moins qu'un soulèvement des sauvages du Nord Ouest ne procure un déplacement de quelques mois et peu de chances de se distinguer dans une guerre de prairies. Une autre porte est ouverte, à la vérité, celle du collège militaire de Kingston, mais les premiers numéros seulement peuvent obtenir une commission dans l'armée anglaise.

Hould avait vingt et un ans ; il était inutile de penser à Kingston.

Il commença son droit à l'Université Laval de Québec, en 1892, mais l'étude des lois n'allait guère à son tempérament fougueux.

Et puis, pourquoi ce code qu'on lui expliquait, était-il en grande partie la reproduction du code Napoléon ? Napoléon !

Et s'arrêtant, l'œil perdu dans le vague, il se disait que le plus grand capitaine des temps modernes avait fait autre chose que donner son nom à un code, il le voyait parcourant l'Europe, à la tête de généraux, d'officiers de soldats qui grognaient toujours et le suivaient quand même, partout, dans les sables brûlants d'Egypte, jusqu'aux plaines glacées de la Russie, ébrançant les armées, forçant les capitales et amenant les empereurs et les rois à ses pieds.

Ce Napoléon était le sien, le vrai, qui laissait bien dans l'ombre le Napoléon du Code !

Il jeta la toge et s'embarqua, un matin de mai 1892, pour l'Europe, après avoir embrassé ses parents. Il ne devait plus revenir !

Au mois d'août suivant, il s'engageait dans la Légion étrangère, premier pas pour devenir Français.

Devenir Français ! quelle ironie ! Mais Louis XV n'a-t-il pas signé le traité de 1763 !

Le voilà enfin soldat.

C'est un corps à part, que cette Légion étrangère, composée d'épaves de tous les pays, d'éléments divers venus de toutes les parties du globe, d'hommes dont on ignore souvent le passé et le nom, mais dans lequel on trouve aussi beaucoup de jeunes gens que le hasard a fait naître en dehors des frontières de France et qui veulent être Français quand même.

Hould était fort, vigoureux, instruit, intelligent, et se fit vite aimer de ses camarades. Sept mois après son arrivée au corps, il passait caporal et se promettait bien d'échanger bientôt ses galons de laine pour un galon d'or, mais, dans la Légion comme partout, il faut des vides pour les remplacer, et le meilleur moyen connu jusqu'à présent dans l'état militaire, pour en créer, c'est la guerre.

Pendant qu'on l'attendait de différents côtés, elle éclata à Madagascar, et une partie de la Légion fut appelée.

Hould s'embarqua le 15 mars 1895 et arriva à Matane le 15 avril.

Vous connaissez cette campagne. Pas de batailles rangées, mais des combats incessants, la guerre de tranchées, de ruelles, de buissons où l'on voit rarement l'ennemi en face.

Entre deux engagements, le caporal Hould écrivait à Trois-Rivières, donnant des renseignements sur ce qui se passait, sur les malades qui augmentaient chaque jour, mais on avançait quand même, car fatigués, éreintés, fouettés, on ne sentait plus l'éreintement et la fatigue quand le clairon faisait entendre ses notes stridentes.

Il y a la goutte à boire

Là-bas,

Il y a la goutte à boire !...

Et l'on grippait comme des chats sur les parois de la roche, on bondissait comme des tigres sur les peaux noires que l'on crevait avec délices, on criait, on hurlait dans toutes les langues...

Quels démons que ces légionnaires, au feu ! Hould en revenait toujours sans une égratignure ; ce n'était pas une balle qui devait le tuer.

La dernière lettre, écrite en août, était plus triste que les autres. On n'y sentait plus le même entrain, la même gaieté. Il disait même que s'il tombait malade ou blessé, il saurait mourir en bon catholique.

Tout cela, sans plus s'expliquer, et puis, on remarque dans cette lettre qu'en terminant par les mots "au revoir", il les avait biffés pour les remplacer par un seul, bien triste, bien lugubre : "Adieu."

Cependant, il semble n'avoir pas voulu laisser ses parents sous l'impression pénible de ce mot, car il ajoute : "J'espère vous écrire, avant un mois, d'Antananarive, la capitale."

Il ne s'y rendit pas. Quand sa lettre arriva à Trois-Rivières, il était mort, tombé à dix-huit lieues d'Antananarive, au camp de la Cascade, le 4 septembre 1895.

Il est tombé, terrassé par la fièvre, comme tant d'autres, sans avoir eu cette consolation suprême de voir le drapeau pour lequel il combattait, flotter sur le palais de la reine de Madagascar, en fuite et réduite à accepter les conditions de la France victorieuse.

Il est tombé, victime du devoir et de son immense amour pour la patrie de la grande Jeanne, dont les exploits le transportaient quand il les relisait au pays natal, au colège de Nicolet.

Et maintenant, qui sait où l'on a mis son pauvre corps où battait un cœur si vaillant ; sous quel murier a-t-on creusé la fosse où il repose sur le bord du chemin, où nul ne viendra prier pour le petit caporal que nous avons vu plein de force et de santé ? Où l'a-t-on couché, ce brave, dans cette île néfaste, dont le premier nom, — étrange rapprochement, — fut le même que celui du fleuve sur les rives duquel il était né, puisque Madagascar s'appela d'abord *Ile Saint-Laurent*.

O France si noblement aimée, garderas-tu le souvenir du pauvre enfant du Canada qui, jamais plus ne se réveillera aux échos de la Diane ?

Les reporters ont du bon, ils nous tiennent au courant de ce qui se passe, des assassinats, des affaires politiques, parfois même des traits d'honnêteté, mais

L'exagération est leur moindre défaut.

Et je n'en veux pour preuve que l'étrange histoire colportée d'un bout à l'autre du pays, voire même chez nos voisins, les Yankees, qui ont pris grand soin d'y ajouter leur grain de sel, à propos de notre ami, M. G. Desjardins, greffier de l'Assemblée législative.

Un matin, le bruit courut dans la vieille capitale que M. Desjardins venait de tenter de se tuer ; deux heures plus tard, qu'il s'était coupé la gorge, et le soir qu'il était mort.

Et la nouvelle, s'en allant sur les fils télégraphiques, un journal américain annonça qu'il s'était coupé la tête, ni plus ni moins.

Or, voici ce qui arriva :

Le matin de l'accident — si toutefois on peut nommer accident une chose de si peu d'importance — les funé-

raillies du lieutenant-col. Amyot devaient avoir lieu, et son collègue, le lieutenant-col. Desjardins, quoique fortement grippé, voulut y assister malgré l'avis de son médecin. Il se leva très faible et, en se rasant, se fit une coupure si légère, qu'un morceau de taffetas de un demi-pouce suffit pour cacher l'égratignure. Il est vrai qu'une faiblesse survint et que l'on crut prudent de faire venir prêtre et médecin, mais voilà la chose dans toute sa simplicité.

Disons bien vite que cela se passait le premier avril, jour fécond en mensonges de tout genres, cependant le poisson-canard n'en est pas moins un peu lugubre.

Et voilà comme on écrit l'histoire !

Les poitrinaires vivent vieux en France.

Un des derniers survivants des soldats de Napoléon Ier, M. Baillot, est encore alerte et vigoureux malgré ses cent trois ans.

Le vieux brave a été réformé en 1815, comme étant phytique au deuxième degré !

Il y a longtemps que les médecins qui l'ont examiné et ont prononcé leur verdict, reposent en paix au milieu de leurs autres victimes.

Hourrah pour nous autres !

Le Parlement d'Ottawa a battu le record de longueur de séance de tous les parlements du monde.

Il a siégé six jours et cinq nuits sans interruption.

Ce que les sténographes ont dû s'amuser ! ! !

Lein Pedre

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Sa Grandeur Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface, est arrivée à Ottawa la semaine dernière.

Dans notre prochain numéro, nous publierons une fort intéressante nouvelle canadienne, intitulée : "37-38," avec illustrations de Ed. J. Massicotte.

On prête à Mazzini cette parole prophétique : "Crispi sera le dernier ministre du dernier monarque." L'agitateur italien semble avoir vu juste dans les destinées de son pays.

Les législateurs de l'Ohio viennent de décréter par leur vote que les femmes n'auront plus droit de porter de gros chapeaux dans les théâtres. Le public découvert, qui aime à voir, s'en réjouira.

Un écrivain français de talents, M. Adolphe François, vient de publier, à la librairie Noblet, 13, rue Cujas, à Paris, 360 pages d'un volume fort original, sous le titre : *Les grands problèmes*. L'auteur enseigne les meilleurs moyens, à son sens, de rendre sa vie heureuse, par l'organisation des circonstances physiques et morales.

S'il faut en croire l'*Indépendant*, de Fall River, notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, sera célébrée avec grand éclat dans la ville de Providence, le 24 juin prochain. Ce sera une répétition de la brillante célébration de 1886, dans la même ville. Les sociétés nationales de la Nouvelle Angleterre sont invitées à se mettre en communication avec celle de Providence.

Notre collaborateur, M. Régis Roy, d'Ottawa, vient de publier, chez les éditeurs Beauchemin et fils, de Montréal, une farce canadienne, en un acte : *On demande un acteur*, suivie du discours humoristique de Baptiste Tranchemontagne : *Qu'est-ce que la politique ?*

C'est un bon travail, bien animé, assez bien couleur

locale et dont les amateurs tireront facilement profit pour organiser une jolie et drôlatique représentation.

Mardi soir, le 7 avril, des amateurs de la paroisse Sainte-Brigide donnaient une séance dramatique et musicale, sous le patronage de M. l'abbé Lonergan, curé, et au profit de l'école paroissiale, où se trouve la magnifique salle Sainte-Brigide, où la représentation avait lieu. L'assistance était nombreuse et choisie. La mise en scène du grand drame *Le Courier de Lyon* a été superbe, et M. McGowan a déclamé avec tout son savoir-faire si apprécié.

Le Parlement fédéral, au moment où son terme d'office va expirer — 25 avril — vient encore de perdre un de ses membres. M. le lieutenant-colonel Amyot, député fédéral de Bellechasse, est décédé, presque subitement, lundi, le 30 mars dernier, des suites de la grippe. M. Amyot était avocat, journaliste et politicien de talent. Il laisse sa marque et de sincères regrets, dans notre communauté sociale.

Il n'avait que cinquante-trois ans.

Nous accusons réception du No 1 de *La Feuille d'Érable*, le nouveau magazine canadien-français, sociologique, littéraire et anecdotique, dont nous annonçons, il y a quinze jours, l'apparition prochaine. Elle répond absolument au bien que nous en attendions. A part une série de jolies vignettes, portraits et gravures de genre, une foule d'articles de variétés, études, chroniques, etc., qui rendent la publication des plus attrayantes. Des noms connus appuient la valeur de ce texte : nous avons relevé ceux de Mmes Françoise, Violette, Aimée Patrie ; MM. G. A. Dumont, Adj. Rivard, C. A. Daigle, Jules Saint-Elme, etc. Nous ne sommes pas surpris d'apprendre que la faveur publique sourit à cet intéressant recueil.

L'un de nos collaborateurs, M. Albert Ferland, vient de nous faire le gracieux cadeau d'une copie de son groupe des "Jeunes littérateurs canadiens" une œuvre artistique que l'on conservera comme un souvenir des nobles efforts des jeunes qui débutent si courageusement aujourd'hui dans l'arène littéraire. Comme la plupart des littérateurs qui figurent dans ce groupe sont collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ, nous avisons nos aimables lecteurs, que cela peut intéresser, à se procurer au plus tôt ce groupe des portraits de ceux dont ils ne connaissent que les écrits.

Sur l'envoi de vingt-cinq cents en timbres de poste adressés à M. Albert Ferland, 595, rue Sanguinet, Montréal, on recevra aussitôt une copie sur carton de luxe du groupe des "Jeunes littérateurs canadiens".

PETITE POSTE EN FAMILLE. — Eug. M., Bienville. — Vos envois reçus ; passeront aussi vite que possible.

Une Magdeleine, Comté l'Islet. — Essai insuffisant, pour cette fois, et de plus, manquant de nom responsable.

Karoli, Yamaska. — Entendu, mademoiselle, nous confessons quelque tort ; si cela peut les réparer, nous insérerons votre envoi nouveau, et le plus vite possible.

Ed. G., Montréal. — Nous ne pouvons publier cette poésie ; et pour le fond et pour la forme, c'est trop jeune.

Aimée Patrie, Barre, Vt. — Bonne étude, et comme d'ordinaire, LE MONDE ILLUSTRÉ insérera avec plaisir. J. V., Montréal. Bon article, mais il n'est pas unique, vous pensez bien, à cette époque-ci de l'année. Il aura son tour sous peu.

Ribon, Montréal. — Prenez garde, cher correspondant ; pour offrir de l'intérêt réel, cette petite discussion "en famille," sur un sujet si délicat, doit être bien digne et relevée. Au reste, vous aurez le temps de revoir votre article envoyé, car nous avons encore deux réponses à soumettre à nos lecteurs, contre votre attaque ; après quoi, vous aurez la réplique générale, en une fois, contre tout le monde.



FLORENT J. B. STOCKMANS EN RELIGION PÈRE AMÉDÉE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DE LA CHARITÉ
(D'après une photographie Laprés & Lavergne)

Le R.P. Amédée, supérieur-général des Frères de la Charité, aux soins desquels est confiée notre Ecole de Réforme, à Montréal, est récemment venu de Belgique visiter cette maison et les autres instituts de son ordre en Amérique.

Avant de repartir, il a voulu emporter un souvenir du pays et s'est fait photographier, chez MM. Laprés & Lavergne, dans le joli paysage d'hiver que nous reproduisons.

Florent-Jean-Baptiste Stockmans, en religion Père Amédée, naquit en 1847, près d'Anvers (Belgique). Admis en 1863 dans l'institut des Frères de la Charité, il lui a rendu des services considérables pour son développement et son affermissement, à telle enseigne que la confiance de ses confrères le porta, dès 1876, alors qu'il n'avait que trente-deux ans à peine, au poste honorable de supérieur général de la communauté, où elle l'a maintenu sans relâche depuis lors.

Il a fondé plusieurs maisons de son institut dans les diverses parties du monde : En 1878, à Moll ; en 1879, à Ostende ; en 1881, à Londres ; la même année, à Manage ; en 1883, à Waterford ; en 1884, à la Longue-Pointe, près Montréal ; la même année à Détroit ; en 1887, à Salford, Angleterre ; en 1888, à Saint-Ferdinand d'Halifax. P.Q.

Le R.P. Amédée est chevalier de l'ordre illustre de Léopold II, roi des Belges.

La science de la vie est comme un salon superbe et resplendissant de lumière, où l'on ne parvient qu'en passant par une longue et affreuse cuisine.—CLAUDE BERNARD.

PAPA DORT !...

Deux blonds enfants jolis, près de leur mère assise, parlaient tout bas d'un air de mystère, jetant parfois leurs regards d'anges vers le lit aux rideaux fermés.

—Chut ! avait dit maman pas de bruit, papa dort.

Et les chérubins s'étaient blottis contre elle comme pour mieux obéir. Petit Louis disait à Lucienne plus petite encore :

—Tais-toi. Papa dort.

Et la mignonne, se haussant sur ses petits pieds pour voir le lit, faisait un signe d'obéissance câline en répétant :

—Papa dort.

Louise, la mère, avait un demi-sourire attristé, et tout au fond de ses yeux humides on eût dit, —larmes refoulées,—la transparence d'un lac reflétant le ciel.

Une sorte de rauque ronflement lui fit tourner la tête et, anxieuse, elle écouta :

—J'ai soif, dit le père, qui s'éveilla.

Louise se leva et d'un geste de découragement ouvrit les rideaux.

—Donne-moi à boire. Quelle heure est-il ?

—Midi. Si tu te levais, mon Lucien, les enfants ont faim.

—Qu'ils mangent s'ils ont faim. Je t'ai dit vingt fois de ne pas m'attendre.

Et la tête du jeune homme retomba alourdie sur l'oreiller ; ses yeux se refermèrent.

—Je t'en prie lève-toi, supplia Louise.

D'un mouvement brutal Lucien mit ses jambes hors du lit, la tête glissa sur l'oreiller comme une chose morte ; enfin les yeux s'ouvrirent de nouveau.

Oh ! ces yeux, que Louise avait tant aimés ! Le regard en était vague, presque éteint, ils semblaient à la lisière des paupières rougies et légèrement gonflées.

La joie des enfants éclata comme un réveil d'oiseaux : la joie de pouvoir enfin parler tout haut, de voir papa réveillé, debout, quel bonheur !

—Bonjour papa,—tu as bien dormi, papa ?

Et les blonds bébés s'accrochaient après lui. Louise souriait comme à un rayon d'espoir, et lui le père, qui d'abord avait eu comme un mouvement de surprise pénible, comme s'il avait oublié qu'il avait la présence de ces deux enfants adorés, ouvrit démesurément ses yeux ternes où peu à peu une lueur flotta, les traits se détendirent, il attira à lui les chers petits et les embrassa tendrement.

Spontanément Louise s'avança aussi, et les quatre s'embrassèrent.

—N'est-ce pas qu'ils sont gentils, interrogea Louise ses yeux plongeant dans les yeux de son mari, comme pour en mieux ranimer l'expression.

—Certainement qu'ils sont gentils, bien gentils.

—N'est-ce pas qu'il serait pénible de les voir souffrir ?

—Souffrir, qu'est-ce qui parle de les voir souffrir ? heu... encore des idées à toi.

—C'est que... la Ciudad de Londres n'a pu me donner beaucoup de travail cette semaine, et je n'ai pas gagné plus d'argent.

Lucien eut un brusque mouvement et d'instinct, chercha dans ses poches, puis passa la main sur son front. Les idées lui vinrent plus nettes, il regarda les enfants et murmura :

—Brute que je suis. Puis, jetant un regard timide sur la charmante femme qu'était Louise, des larmes lui vinrent aux yeux.

Elle, émue, l'entoura de ses bras.

—Oh ! mon ami, dit-elle, pardonne-moi de t'avoir dit cela, je n'ai pas voulu te faire de la peine, mais... j'ai si peur ! Enfin, j'en ai encore un peu de ce manéger d'argent, nous pouvons aviser.

Et, passant son mouchoir sur les yeux de son mari.

—Va, rien n'est encore perdu, et... si tu voulais...

—Oh ! si je veux ! exclama Lucien, l'étreignant tendrement, mais comment se fait-il que je ne sois pas, que je suis devenu lâche à ce point, que le devoir le plus sacré, les plus saintes affections n'aient pas de pouvoir sur moi !

—Tu es trop bon, mon Lucien, pour que cela soit, si tu savais comme je suis heureuse de t'entendre parler ainsi. Allons, déjeunons et tu pourras encore aller à ton atelier une demi-journée. Le patron sait que tu es quelque fois souffrant, et puis, s'il se sentait un moments mécontent, il tient à toi à cause de ton véritable talent d'artiste. Avec un peu de courage, tu pourrais facilement, je t'assure, arriver à une situation.

—Que tu es bonne, toi que j'ai tant fait souffrir, souffrir au point que tu travailles pour moi, je le vois bien, et pour les petits, toi qui n'avais jamais tenu une aiguille ! toi, Parisienne dans l'âme, qui aimais tant ton Paris, tu l'as quitté, abandonnant tes charmantes relations pour ne pas m'abandonner dans mon désastre.

—Oh ! Lucien, comment aurais-je pu faire autrement, nous nous aimions tant, tu étais si bon et si heureux, après le paiement de cette somme énorme dont tu avais répondu pour ton ami.

—Je n'avais pas le droit de le faire, et cela malgré tes sages avis...

—N'en parlons plus, nous pouvons tout réparer.

•••

Ils battirent des mains, es chers petits, quand le soir de ce jour, ils virent venir leur petit père exactement à l'heure du dîner.

Quelle bonne soirée ! comme ils s'en donnèrent à cœur joie de grimper après lui, de sauter sur ses genoux, de lui conter de jolies histoires : Petit Louis avait sauvé la vie à un petit chat que des grands garçons voulaient faire manger par des grands chiens, là, dans la cour.

Petite Lucienne lui avait donné du lait, au petit

chat, et l'avait couchée près de sa poupée. Enfin, on avait gré à Papa de cette soirée en famille et on le traitait comme un parent venu de loin.

Lui riait bêtement et semblait se demander si c'était bien à lui tout ce bonheur là. Il alla à son travail de bonne heure le lendemain, s'étant levé à la première parole de Louise.

Le soir, il s'attarda pourtant un peu, mais s'excusa, n'ayant pu refuser d'accompagner un ami qui partait pour un assez long voyage, c'était un si bon ami !

Il disait ça d'une parole indécise, sa langue lourde refusant l'articulation des mots, il embrassait Louise dont la jolie tête tomba tristement sur son épaule. Elle la releva pour le regarder suppliante, ne disant que ces seuls mots :

— Mon ami !...

Lui comprit, mais la brute avait repris possession de l'être, elle défendit ses prétentions.

— Eh ! bon quoi, fallait-il le laisser partir sans prendre quelque chose avec lui ; pouvais-je refuser son invitation ? Il y a des choses que les femmes ne comprennent pas.

Et voyant les yeux humides de Louise :

— Ma pauvre femme, tu n'es pas raisonnable, il faut savoir faire des concessions, je ne puis pas, vois-tu, tout d'un coup, rompre avec mes amis.

— Tu as raison, mon Lucien, mais vois-tu, j'ai si peur pour ta santé, les liqueurs qu'on prend dans ce pays la plupart du temps sont si frelatées ! Encore si elles étaient bonnes !

— Je t'assure, Louise, que je n'ai presque rien pris. Et Louise détournait son visage, écorchée par l'odeur d'alcool qu'exhalait son mari...

A peine il put goûter le diner, finement et amoureux-ement préparé par Louise, et le lendemain matin, les pauvres chers petits répétaient tout bas :

— Papa dort !...

Longtemps il y eut encore pour Louise des alternatives d'espoir et de découragement. Bien chers étaient les moments où elle pouvait, couvrant de baisers son cher Lucien, le rappeler à lui-même en lui répétant :

— Mon ami, tout peut encore se réparer.

En revanche bien pénibles étaient ceux où avec une tristesse et un accablement de plus en plus grands elle répétait aux enfants plus tristes eux aussi :

— Chut ! papa dort.

Mais l'alcôve subissait la loi fatale qui condamne ceux qui n'ont su lui échapper ; mère et enfants en vinrent à ne plus se réjouir du réveil, puis à le redouter. L'être si bon, si aimé, devint injuste, coléreux, méchant.

Le pauvre cœur des chers petits se trouvait comme meurtri, meurtri à quelque chose d'insensé qu'ils ne comprenaient pas : leur papa ! c'était pourtant bien leur papa ; et ils étaient affreusement touchés et ils pleuraient parfois.

Et puis, malgré le courage et l'activité de Louise, la gêne s'installa dans ce petit intérieur, pourtant si ordonné, si correct, où

quelques bibelots, quelques tableaux, souvenirs des temps meilleurs, jetaient encore un reflet d'art sur l'ameublement disparate acheté provisoirement dès l'arrivée à Buenos-Aires.

Les enfants ne s'apercevaient pas encore de cette gêne, mais Louise pâlisait, et, quand le médecin, parfois appelé pour le père, entra dans la chambre, c'est elle qu'il regardait avec intérêt en lui disant :

— Il faudrait vous soigner, madame.

Enfin, Lucien avait complètement cessé d'aller à son travail, et les jours passaient de plus en plus tristes. Plus d'un tableau, plus d'un bibelot avait déserté sa place accoutumée ; Lucien d'abord en avait paru ému, puis après il se contentait de fixer machinalement la place vide, comme si les habitudes du corps survivaient en lui, à la pensée, au sentiment.

Un matin, le médecin déclara qu'il fallait le transporter à l'hôpital.

Louise, très affaiblie, eût presque une crise de nerfs, elle fondit en larmes et, se calmant soudain, elle déclara au docteur qu'elle ne voulait pas cela, qu'elle ne voulait pas que son mari soit au dernier jour.

Pauvre femme ! songeait-elle que son sacrifice complet condamnait ses enfants à l'abandon ?

Ces petits êtres tant aimés furent confiés à une excellente voisine, qui en prit soin. Ils venaient, le plus souvent qu'ils pouvaient, embrasser leur petite mère, et ils s'en allaient, sans bruit, en disant :

— Papa dort !

Un jour, ils virent des cierges allumés, quelques personnes parlant bas, s'empressaient auprès de Louise, qui, les yeux fixement attachés sur Lucien rigidement étendu, restait sans pleurer.

Doucement les enfants s'approchèrent, et petit Louis sentant quelque chose de vaguement triste oppresser son cœur, se pencha vers petite Lucienne, et, l'entraînant par la main il lui dit encore cette fois : Papa dort, viens...

Hélas ! huit jours après, l'excellente voisine qui



MME H. D. DAVIS, QUI A LES PLUS LONGS CHEVEUX DU MONDE

avait pris soin des petits, veillait au chevet de Louise malade, et bien souvent elle disait aux petits anges dont les jotes roses avaient pâli :

— Chut ! prenez garde, maman dort...

Ils s'en allaient bien tristes et plus d'une fois, la bonne dame les surprit pleurant dans un coin. Le jour fatal arriva où d'autres cierges s'allumèrent.

On voulut tromper les enfants, les éloigner en leur répétant : Maman dort. Mais ils avaient vu emporter le père, ils avaient entendu dire, sans trop comprendre : Papa est mort. — papa qui moralement était pour eux déjà mort. — alors une peur effroyable les saisit tous deux spontanément et petit Louis s'écria en sanglotant :

— Lucienne, Lucienne, maman dort aussi ! Il ne savait ce qu'il disait, le pauvre être, mais cette phrase exprimait le froid mortel qu'il éprouvait au cœur. Lucienne se jeta dans ses bras :

— Non, non je ne veux pas que maman dorme aussi, criait la mignonne, dans une crise de larmes. Son petit corps crispé s'attachait à son frère comme si elle l'eût pressenti son seul soutien dans l'avenir.

Cet immense désespoir d'enfant était navrant et les assistants pleurèrent.

A quoi bon mentir pour consoler ces petits êtres qui avaient le courage de tant souffrir ! Ils se mirent à genoux et on les fit prier ; puis, vite épuisés, ils se laissèrent emmener par l'excellente voisine qui voulut se charger d'eux et les adopter.

Il l'aimèrent bien, surtout parce qu'elle leur parlait souvent de leur petite mère adorée et aussi de leur petit père dont ils avaient oublié les duretés des derniers temps.

C'est si bon un enfant !

Mais ils pleuraient souvent ; souvent encore, abandonnant tout-à-coup leurs jeux pour s'asseoir l'un près de l'autre, Lucienne appuyant sa petite tête sur Louis pour mieux pleurer.

Ils étaient heureux quand la bonne dame voulait bien les emmener au cimetière où dormaient Papa et Maman.

Un jour Lucienne y alla joyeuse et ne pleura pas.

— Vois-tu, dit-elle à la bonne voisine, en se relevant après sa prière, depuis que tu m'as dit que maman est au ciel et qu'elle me voit, je ne pleure plus ; seulement je lui envoie des baisers comme cela... vois, comme cela...

CLÉMENCE MALAURIE.

LES PLUS LONGS CHEVEUX DU MONDE

(Voir gravure)

Mme D. J. Davis, de San-Francisco (Californie), est propriétaire de ce trésor sans rival : la plus riche toison qui soit au monde, des cheveux qui mesurent plus de six pieds de longueur.

Malgré qu'elle soit grande de cinq pieds et neuf pouces, quand ses cheveux ne sont pas roulés ils traînent de plus d'un pied sur le parquet. Leur longueur précise est de six pieds et huit pouces.

Cette particularité de haute taille et de longue chevelure est notable dans la famille de Mme Davis. Elle a trois sœurs plus grandes qu'elle, et une petite nièce de trois ans dont les cheveux sont déjà longs de vingt-et-un pouces.

NAPOLÉON Ier INTIME

La petite ville de Brienne en Champagne possédait un collège dirigé par les Minimes. En 1776, ce collège devint une succursale de l'Ecole militaire. Bonaparte y fut admis le 23 avril 1779. Il avait alors 10 ans. Le service religieux de cette école était fait par un Minime, le R.P. Charles, de Dôle. C'est lui qui donna à Bonaparte les leçons de catéchisme et lui fit faire sa Première Communion.

Quand plus tard Bonaparte, devenu simple lieutenant d'artillerie, était en garnison à Auxonne, il eut souvent occasion

de se rendre à Dôle, et toutes les fois qu'il visitait cette ville, il ne manquait pas de rendre visite au R. P. Charles. Devenu premier consul, il lui fit accorder une pension de 1000 francs. Il lui écrivit alors, de sa main, en lui envoyant le brevet.

« Je n'ai jamais oublié que c'est à votre vertueux exemple et à vos sages leçons que je dois la haute fortune à laquelle je suis arrivé. Sans la religion, il n'est point de bonheur, point d'avenir possible. Je me recommande à vos prières. »

Quelque temps après, comme il traversait la ville de Dôle, pour se rendre en Italie, où il allait ouvrir une brillante campagne, il voulut revoir le R.P. Charles, et le fit appeler pendant qu'on changeait les chevaux de sa voiture. Le vieux prêtre fut touché jusqu'aux larmes de cette attention bienveillante, et au moment où Bonaparte reprenait sa route, il s'écria, d'une voix prophétique :

— Vale, prospere, procede et regna.

VICTOR LAVERRIÈRE.

RÉCIT D'UN SOLDAT FRANÇAIS

En l'an soixante-dix de ce siècle de guerre,
En ces tristes jours où la France, notre mère,
Sur ses enfants vaincus voyaient avec stupeur
Les barbares Teutons exercer leur fureur,
A mon poste j'étais, un soir, en sentinelle.
Lutèce, resserrée en un cercle de fer,
Dans sa morne prison souffrait tourments d'enfer ;
Mais, cachant sa douleur, l'héroïque victime
Gardait, malgré ses maux, un silence sublime.
Le firmament semé de mille lampes d'or,
Comme pour éclairer ce séjour de la mort,
Dans l'espace versait de longs flots de lumière,
Dont les pâles rayons fascinaient ma paupière.
Volontiers j'eus livré mes membres au sommeil,
Mais l'amour du devoir les tenait en éveil,
En pensant au plaisir qu'éprouverait mon âme
Si, sous mes coups tombait quelque Prussien infâme ;
Je poursuivais ma garde. Un fusil à la main,
Un sabre à mon côté, j'observais, quand soudain,
Derrière moi, j'entends un bruit vague, sonore :
Aussitôt retourné, j'écoute... écoute encore...
Quelqu'un dans les buissons paraît avoir marché.
Me glissant dans le lit d'un ruisseau desséché,
Je franchis les remparts au risque de ma vie,
Et, volant au péril où le sort me convie,
Je m'avance sans peur, tout prêt à culbuter
Le premier ennemi qui voudra se montrer.
Quand, sur lui promenant un regard scrutateur,
O spectacle navrant ! je vois avec terreur
Son poignard, rouge encor du sang de ma patrie :
Les mânes des héros, prodiges de leur vie,
Qui sont morts pour la France au milieu des combats,
M'ordonnent de venger, sans pardon, leur trépas ;
Errant autour de moi, dans l'horreur des ténèbres,
Ils assiegent mon cœur de leurs plaintes funèbres.
Le devoir triomphant et vainqueur, à son tour,
Pour un frère chrétien m'arrache mon amour :
Je prends donc mon fusil d'une main défaillante,
Je vise, tout tremblant, presse... en vain... la détente :
Celle qui me retient se rit de mes efforts,
Une froide sueur inonde tout mon corps ;
La voix de ma patrie excite mon courage,
Mais vains efforts ! Mes yeux se couvrent d'un nuage :
Je tombe évanoui ; mon arme m'a trompé,
Et, sous l'œil de Marie, elle n'a pas frappé.
Quelques instants après, revenant à moi-même,
Je m'empresse de fuir, morne, livide, blême,
Laisant mon ennemi plongé dans l'oraison ;
Haletant, je courais, et non pas sans raison :
Vingt Prussiens enragés étaient à ma poursuite.
A leurs cris, pénétré d'une frayeur subite,
Je redouble d'ardeur, volant comme l'oiseau
Qui de son aile effleure une surface d'eau ;
Une grêle de traits sillonne mon armure ;
Mais j'arrive aux remparts sans aucune blessure,
Et je crie au guerrier qui prie encor les cieux :
Ta prière, ô chrétien, nous a sauvés tous deux !

JUVENIS.

Contrecoeur, avril 1896.

ARSÈNE HOUSSAYE

Il y a quelques jours, je passais, songeur, dans la grande allée du cimetière du Père Lachaise, et, en revenant avec un ami d'une promenade parmi les dédales des tombes, nous nous sommes arrêtés devant le tombeau d'Alfred de Musset, non loin de celui qu'Arsène Houssaye s'était destiné.

Aujourd'hui, j'ai encore devant moi tous ces tristes souvenirs, en regardant la longue enveloppe, bordée de noir, contenant une invitation aux funérailles d'Arsène Houssaye.

J'ai revu, au lendemain de sa mort, le grand salon où, il n'y a pas longtemps, j'admirais, avec lui, ses chefs-d'œuvre de l'art.

Il était couché à jamais, pour le dernier sommeil, dans le sombre décor qui entoure les partis pour l'au-delà, et j'ai pensé à toute sa joyeuse existence dorée, que ses livres charmeurs racontent ; je croyais le voir encore avec son chapeau vénitien, son grand manteau de patriarche et son sourire affectueux, escomptant l'avenir, me parlant du printemps prochain qui, hélas ! ne reviendra dire son éternelle chanson de renouveau que sur sa tombe.

Les oiseaux lui chanteront des romances d'amour, mais il ne les entendra plus.

* *

Il est mort, celui à qui le temps souriait. Tant de fois la Fortune s'était éprise de lui, tant de fois l'A-

mour l'avait caressé et tant de fois les bonheurs de l'existence lui avaient servi de marche-pied qu'Arsène Houssaye avait dû se demander si le siècle ne s'inclinerait pas sur sa tête. Mais la destinée qui lui jeta toutes ses roses les plus parfumées fut impuissante contre l'inévitable et triste sort, quitte à inscrire son nom dans la rayonnante page de l'immortalité.

Il vient de s'éteindre, et avec lui toute une époque joyeuse, mondaine, artistique et charmante disparaît des Champs-Élysées, de Paris, pour aller revivre, peut-être, dans les éternels Champs-Élysées.

Les plus belles couronnes funéraires viennent de lui être jetées par la plume du maître, Catulle Mendès. Je viens de lire cet hommage sincère rendu à l'incontestable gloire littéraire d'Arsène Houssaye.

Bien des nullités, des envieux de sa fortune, donnent, en ce moment, le coup de pied de l'âne au grand disparu, mais pouvait-il en être autrement dans un pays où toujours les moins adulés de leur vivant ont pourtant des statues méritées quelques années après leur mort ?



Photographie Dagron. Paris

ARSÈNE HOUSSAYE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Depuis longtemps j'admirais les œuvres si belles de l'illustre écrivain quand, au lendemain de la mort d'Alexandre Dumas, il écrivit un article vibrant sur l'ami que la mort emportait ; je ne pus m'empêcher de lui dire toute mon admiration.

Voici quelques extraits de son hommage à la mémoire de Dumas :

J'écris ces quelques pages dans l'émotion profonde de la mort d'Alexandre Dumas. Je perds un ami et la France perd un de ses derniers grands hommes.

Il ne devait vivre que de la passion moderne, sans trop de soucis des horizons du passé dans leurs grandes lignes mélancoliques, pareilles à ces nuées qui vont s'effaçant dans les pourpres du couchant. La vie, encore la vie, toujours la vie ; c'est le mot de son œuvre.

Et, après la citation de plusieurs lettres admirables d'Alexandre Dumas, il ajoutait : " Je ne veux pas dire toute la fierté que j'éprouve à relire les autographes de ce maître esprit et de ce maître cœur. Je les garde précieusement avec le même sentiment d'orgueil qu'éprouvaient autrefois les chevaliers quand le roi leur signait des parchemins. "

Cette phrase, je vous la redis, maître vénéré, en relisant votre dernière lettre où vous me disiez : " Vous semez des roses et des diamants sur mon chemin. On n'a jamais si vaillamment pressé la main d'un homme. Ma plume en est toute joyeuse, mais c'est mon cœur surtout qui est content. "

Je la relis cette lettre, avec une respectueuse émotion, et je suis pareillement ému en regardant le grand portrait gravé qu'il me donna il y a deux mois, avec la trop flatteuse dédicace suivante :

A RODOLPHE BRUNET

Son ami,

ARSÈNE HOUSSAYE.

Noble et bon vieillard, qui m'ouvris toute grande la porte de ton bel hôtel et celle encore plus belle de ton amitié, accepte ces quelques lignes à ta mémoire. Ce sont des violettes sur le mausolée de ton œuvre ; elles tomberont au premier coup de vent, mais toi qui aimas quand même toutes les fleurs passagères, tu les accueilleras avec encore ton toujours bienveillant sourire qui ne doit pas t'avoir quitté dans l'éternel sommeil, après une journée de quatre-vingt-deux années de vie heureuse.

Pourtant, je me trompe peut-être, car qui donc son rit à la Mort ?

Et, je me souviens qu'une fois, dans sa chambre pendant qu'il promenait distraitemment les élocettes sur les bûches de son feu de cheminée, après avoir appris la mort de son ami le docteur Fauvel, il me dit tristement :

— Sa science ne l'a pas empêché de mourir ; c'est hélas ! une impitoyable loi que celle-là.

Arsène Houssaye en a subi la cruelle étreinte.

* *

Persone ne résiste aux attirances de l'au-delà que nous souffle, chacun à notre tour, sa mortelle haleine ; mais il est une chose qui se rit de la mort et qui n'a point d'âge, c'est l'œuvre générale de l'homme et les pensées profondes et charmantes de son cœur.

Arsène Houssaye laisse des livres, peintures fidèles de son époque, et ces livres vivront.

Dans ce qu'il a immortellement tracé de sa main et avec son esprit, il est le maître du verbe et de l'idée ; il lance, en souriant, des pensées sublimes et vibrantes de l'intimité du cœur.

Quand je lis un de ses livres, sans cesse je me plais à admirer la justesse et la poésie de son expression, l'harmonie de son style qui va chantant et dont les échos, charmeurs et charmants, m'émeuvent profondément.

Le temps a marqué l'heure de la fin de sa vie, mais toujours il oubliera l'œuvre du Maître parmi les roses de l'immortalité.

Les femmes et tous ceux qui pensent souvent par le cœur, les amoureux, aimeront à lire et à relire, durant les heures tristes ou heureuses, les pages où Arsène Houssaye a retracé les passions et les amours de Paris Mondain.

L'illustre écrivain disparu avait une grande expérience du cœur humain dont il a buriné l'éternelle histoire dans ses livres pleins de sentiment et de réalité vivante.

* *

Emile Zola, dans son dernier adieu, au cimetière disait hier : " Au milieu des plus hauts, Arsène Houssaye était resté debout, bien à part dans son originalité séductrice, tenant la place qu'il avait voulue ; et, deux ou trois générations avaient passé, si tout s'était transformé autour de lui, il n'en demeurerait pas moins une des expressions du génie français. "

Si dans tous ses écrits, il a porté bien haut l'âme de la femme, il avait celui de Dieu au-dessus de tout et comme les héros aimés de ses romans, il est mort en chrétien, en pressant sur ses lèvres un crucifix-symbole de sa religion.

Après avoir vécu sur terre avec les grands et les princes, il est parti pour l'éternité protégé par le sublime et incontestable roi de l'au-delà.

RODOLPHE BRUNET.

Paris, mars 1896.

Il faut craindre l'amour d'une femme plus que la haine d'un homme.—SOCRATE.

Donnez votre santé aux malades, vos forces aux faibles, vos yeux à l'aveugle, votre bras à l'infirme, votre main à l'enfant, vos lèvres à celui qui ignore et qui se trompe, et votre sang à la patrie.—CHARLES SAINT-FOI.

SI L'ON SAIT AIMER ?

A l'inconnu Ribon.

Si l'on sait aimer ? Mais, cher inconnu, votre question, toujours d'actualité (et peut-être plus de saison au temps de Pâques !) a certainement droit au gracieux article que vous lui consacrez, lequel, à son tour, mérite considération.

C'est pas, bon ami, que je veuille empiéter sur votre terrain ni établir mes pénates dans un champ où vous espritez, colon infatigable et ingénieux défricheur, à jeter une première semence : non. Simplement, je veux solliciter pour quelques minutes l'hospitalité sous votre toit, ou plutôt dans ce beau jardin du MONDE ILLUSTRÉ, où tant de fleurs grandissent pour nous enivrer en diffusant leurs parfums.

Et deux, nous causerons : nous parlerons de l'amour, ce "petit dieu malin," cette idole qui trône sur tant d'autels.

En vous lisant, je crois deviner que votre cœur est resté incompris. Hélas ! cette blessure faite au mien est à peine cicatrisée :

"Car moi, j'ai longtemps cherché par le monde,
"Une âme à chérir, de la mienne sœur.
"Je pensais déjà : cette fleur divine
"Ne fleurit donc plus aux champs d'ici-bas ?"

Mais aujourd'hui

"Loin de la souffrance,
"Je chante à plein cœur
"L'hymne d'espérance
"Au rythme moqueur !"

Pour cela, il a fallu que quelqu'un sût encore aimer, car nous nous aimons d'amour. Et certes, ce n'est pas une Graziella, du chœur de Milly, ce n'est pas la première amoureuse que j'aime d'avantage !

Elvire pouvait avoir du cœur, Lamartine avait certainement de l'âme, qu'il aurait peut-être mieux dépensé s'il eût su l'élever vers ces "hauteurs sérieuses où nos désirs n'ont plus de flux ni de reflux." Tous deux étaient de dignes amants, que n'eussent-ils été de nobles amoureux !

Mais une reproduction de Victor de Laprade fera mieux saisir et plus tôt comprendre ce que j'entends par l'amour véritable qui, seul, fait le bonheur réel :

"Plus haut dans le mépris des faux dieux qu'on adore,
"Plus haut dans les combats dont le ciel est l'enjeu,
"Plus haut dans vos amours ; montez, montez encore
"Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu !"

Je vous laisse à penser, cher Ribon, mais, si vous le voulez bien, je vous dis : Au revoir.

Ludo.

LE PRINTEMPS

Depuis cinq longs mois, la nature semble plongée dans un lourd sommeil. La terre enveloppée de son vaste et blanc linceul subit les rigueurs d'une rude température ; les arbres, dépouillés de leurs feuilles, sont recouverts d'un givre glacé ; les oiseaux ont quitté nos climats sévères pour une région plus clémente ; tout enfin nous parle de deuil et de tristesse.

Avril paraît, et avec lui, le chaud soleil qui va fondre la blanche enveloppe du globe terrestre, le doux zéphyr qui va réveiller de sa torpeur la nature endormie. Tout renaît sous l'influence de ces deux agents vivifiants ! A peine ont-ils fait disparaître le dernier vestige de la froide saison que déjà les arbres se sont couverts de bourgeons, et les champs ont repris leur verdure. Les oiseaux, ces hôtes des bois, reviennent alors nous faire entendre leur doux ramage sous la feuillée. La fidèle messagère de la belle saison commence gaiement à construire son nid sous le toit de nos habitations. Bientôt l'arbre fruitier se couvre de

boutons qui donneront naissance à un fruit délicieux et agréable.

Tous les êtres semblent renaître à une vie nouvelle. Les animaux, prisonniers depuis six longs mois, s'en vont allégrement prendre leurs ébats dans la vaste prairie ; les agneaux bondissent près de la brebis bêlante, heureux de pouvoir enfin gambader librement. L'abeille diligente butine tendrement les fleurs pour en tirer le suc qu'elle convertira si habilement en un miel délicieux. Le léger papillon aux couleurs variées, folâtre d'un abrisseau à l'autre, sans s'y poser, tant il est joyeux du retour de la belle saison.

Quelle transformation ne s'est-elle pas alors accomplie chez l'homme lui-même ! Quel rayon d'espérance ne s'est-il pas glissé dans son cœur, au départ du dernier reste de l'hiver ! Alors, le laboureur retourne joyeusement tracer les sillons où il jettera une semence qui doit lui donner la subsistance de sa chère famille. Ses mains calleuses ne craignent pas le travail, quelque dur qu'il puisse être ; il sait quelle récompense couronnera ses sobres efforts. Aussi, quelle n'est pas sa joie, lorsqu'à la suite de ces nuits fraîches et bienfaisantes, il voit poindre les germes de ce grain qu'il a enfoui, confiant dans la divine Providence ! Rien ne le paie mieux de ses peines que le plaisir qu'il éprouve à contempler le fruit de ses rudes labours.

Il n'est pas jusqu'au vieillard, au convalescent qui ne sentent se ranimer en eux le reste de vie que l'hiver y avait laissé. Ils sortent de la triste maison qui les a retenus si longtemps captifs : leur joie est à son comble.

L'enfant, il ne sait trop comment jouer, car il craint de voir s'évanouir en un seul instant ce qu'il croit être un rêve. Oh ! c'est chez eux surtout que le printemps apporte la jouissance et la vie. Il est lui, l'enfant, l'adolescent au printemps de la vie, à cette époque où tout nous sourit et nous charme, où l'on croit ne jamais toucher à l'hiver de la vie, qui apporte ses frimas et ses regrets. Il est à cet âge où l'on boit si avidement à la coupe des plaisirs, sans se préoccuper de l'avenir.

Pourquoi ne dure-t-il pas toujours, ce printemps de la vie, exempt de déboires et de déceptions ? Pourquoi Dieu a-t-il voulu que l'on passât si tôt de l'âge d'espérance à la froide saison où l'on ne vit plus que de souvenirs ? Le Tout-Puissant a ses secrets qu'il ne nous est pas permis d'approfondir.

O doux printemps, qui apportes la vie et l'espoir dans nos cœurs, nous saluons ton arrivée avec joie ! Viens réchauffer ces âmes engourdies par les rigueurs de la saison qui s'enfuit !

Toi qui pares la nature de ses plus beaux atours, mets en moi une force nouvelle !... Mais, ne me quitte plus, car bientôt le cruel hiver s'apaisera sur mon existence tout entière ! Oh ! dure, dure toujours !...

J. St-J.

EXPLOSION DE DYNAMITE

(Voir gravure)

Il s'est produit, il y a quelques semaines, à Johannesburg, capitale du Transvaal, une formidable explosion de dynamite sur une des voies de garage, à la station de cette ville. C'est en voulant remiser cinq à six wagons chargés de dynamite et de détonateurs que, par une manœuvre maladroite, on a déterminé l'explosion.

On a senti les effets à plusieurs milles de distance ; au centre de la ville, un grand nombre de vitres ont été brisées en miettes. On crut d'abord à une légère explosion dans le voisinage, mais le nuage de poussière venant du Nord qui s'abattit sur Johannesburg en quelques secondes, fit comprendre que l'accident avait eu lieu dans un faubourg et qu'il avait été très grave. On se porta donc dans la direction d'où venait la poussière, on arriva à la gare de Johannesburg et l'on constata le désastre.

D'abord, à la place même où étaient les wagons se trouve maintenant une excavation d'environ 270 pieds de long, 80 pieds de large et 33 de profondeur ; les parois latérales sont presque verticales. Tout à l'environ, une couche épaisse de terre projetée. Les rails

ont été brisés : à l'extrémité ouest de l'excavation ils ont été recourbés et surplombent les bords de 12 à 15 pieds.

Toutes les habitations avoisinantes, dans un rayon d'un mille, sont absolument détruites. Les victimes sont en grand nombre, surtout des femmes et des enfants, les hommes étant au travail à cette heure-là. C'est un quartier pauvre, un faubourg où vivaient la population boër, des cochers, des gardiens de la paix et des marchands ambulants ; un peu plus loin, c'était le quartier des coolies, des Indous qui vendent en ville des fruits et des légumes. Leurs habitations étaient toutes de pauvres chaumières en briques légères ou en fer galvanisé. Rien de tout cela n'a résisté à l'explosion ; seules les fondations intactes indiquent le contour des maisons. Les grandes feuilles de fer se sont effondrées les unes sur les autres ; on dirait des châteaux de cartes renversés.

LE MARQUIS DI RUDINI

Le désastre des troupes italiennes en Afrique ayant précipité la chute de M. Crispi, un nouveau cabinet a été constitué après bien des tergiversations.

L'accord complet s'est fait dans une réunion tenue le 9 mars au soir, chez M. di Rudini, qui a été nommé président du Conseil et Ministre de l'intérieur.

Le marquis di Rudini est un grand propriétaire en Sicile ; il a déjà été deux fois président du Conseil, il fait partie de la droite.

Dans une entrevue qu'il avait eue, il y a quelques jours avec le roi, le nouveau ministre lui avait tenu un langage très ferme.

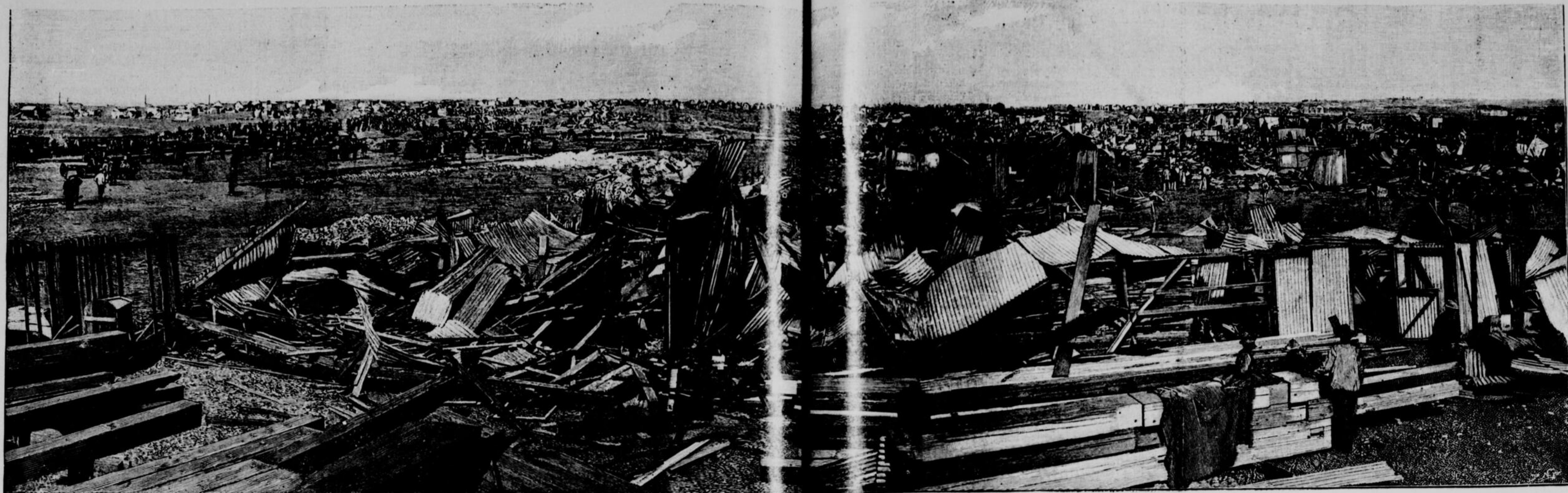


LE MARQUIS DI RUDINI

"Pour prendre une revanche sérieuse en Afrique, avait-il dit, sans avoir à craindre un insuccès, il faudrait dépenser un milliard et envoyer une armée de deux cent mille hommes. Non seulement la situation économique ne permet pas cet effort, mais le pays se trouverait exposé à un danger sérieux si des complications survenaient en Europe." M. di Rudini avait conclu en conseillant de se limiter à l'occupation de l'Erythrée et au triangle de Massauah, Asmara, Keren.

Aussi le cabinet Rudini est d'une nuance modérée, la gauche et l'extrême-gauche en étant exclues. Ces deux groupes lui donneront l'appui de leur grande majorité, afin surtout d'éviter le retour de M. Crispi lors des prochaines élections générales.

Les *Loisirs d'un homme du peuple* est un recueil de littérature qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques. Il traite tous les sujets et dans un style élevé et délicat. Aussi tous doivent se le procurer. Prix : 25 cents G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.



EXPLOSION DE DYNAMITE A JOHANNESBURG.—VUE GÉNÉRALE DES RUINES



AU TRANSVAAL.—VOITURE DE POSTE ATTÉE PAR MULETS ET DE ZÈBRES.—Dessin de Richter

LES ANGLAIS EN ÉGYPTE

(Voir gravure)

Pendant que la diplomatie en est encore aux paroles, l'armée anglaise s'avance hardiment dans la vallée du haut Nil à la conquête du Soudan. La marche sur Dongola, soi-disant pour venir en aide aux Italiens, assiégés par les Derviches dans Kassala, qui en est à cinq cents kilomètres, est le prétexte tout trouvé pour retarder encore l'évacuation de l'Égypte à la Colonie du Cap. Il y a douze ans déjà, une expédition avait été envoyée au secours de Gordon-Pacha, enfermé dans Khartoum. Le mahdi, Mohammed-Ahmed, écrase et détruit toutes les armées lancées contre lui : le 13 novembre 1883, quinze mille hommes, sous les ordres du général Hicks-Pacha, sont anéantis ; Gordon-Pacha est assassiné le 28 novembre 1885. Seul, le docteur allemand Schnitzer, plus connu sous le surnom d'Emin-Pacha, lieutenant de Gordon, reste perdu dans les provinces équatoriales, avec quelque troupes, coupé de toute communication avec l'Europe. C'est alors qu'eut lieu la fameuse expédition de Stanley.

Renonçant à suivre la vallée du Nil, il choisit la véritable voie pour pénétrer au cœur de l'Afrique, c'est-à-dire la route du Congo, et, à travers les ténèbres de l'Afrique, parvient jusqu'à Emin, qu'il emmène, malgré lui, sur la côte orientale d'Afrique, avec sa petite troupe décimée. Cette traversée de l'Afrique, de l'ouest à l'est, fut une des plus belles expéditions de ce siècle, mais des plus meurtrières. Le Soudan était, néanmoins, perdu. Le mahdi, ou plutôt son successeur depuis 1885, Abdullah-El-Taïchi, s'était créé un vaste empire dans ces provinces abandonnées, et son armée comprendrait, au dire des Anglais, plus de 30,000 Arabes armés de fusils, 6,000 cavaliers, 6,400 soldats armés de lances, dont le quartier général est à Omderman, en face de Khartoum, où se trouvent encore les émirs Yakul et Mulazeim, avec 21,000 fantassins et plus de 3,000 cavaliers. L'artillerie de l'armée des Derviches comprendrait 6 pièces Krupp de gros calibre, 3 mitrailleuses et plus de 100 canons Messing; toutes troupes réparties à Rédiat, El Obeïd, Berber, Adiarama et Dongola.

C'est cette partie abandonnée que les Anglais veulent reprendre. La marche sur Dongola s'effectue : l'armée égyptienne, comprenant 8,000 hommes (pour la plupart nègres du Soudan), est concentrée à Onady-Halfa, sous le haut commandement de sir Herbert Kitchener, sirdar de l'armée égyptienne, assisté des colonels Rundle et Hunter. Le général sir Herbert-Horatio Kitchener est encore relativement jeune. Né en 1851, il était, à l'âge de vingt ans, officier de l'armée britannique et fit déjà, en cette qualité, la campagne du Soudan contre le mahdi et son successeur. Sa connaissance du théâtre de la guerre l'a fait nommer commandant en chef de l'expédition projetée.

La France ne peut se désintéresser de cette expédition, qui peut mettre en péril ses possessions du Haut-Oubanghi, si les Derviches, pourchassés, se réfugiaient sur ces territoires et déclaraient la guerre sainte contre les étrangers.

LES FEMMES QUI GROGNENT

Il y a des gens qui n'aiment pas le monde ; il en est d'autres qui n'aiment pas les femmes. M. Auguste Strindberg est de ceux-là ; et, par delà les mers, il lui advient des émules en misogynie.

Le professeur Cyrus Edson vient de se livrer dans l'*American Review*, à un "écreintement" véhément de "celles qui grognent", des femmes acariâtres, querelleuses, qu'il considère, non sans apparence de raison, comme une des plaies de l'humanité ! La *Revue des Revues*, traduisant un passage de l'étude américaine, nous offre ce charmant tableautin de mœurs :

Voilà cet homme rentré chez lui, et sa femme commence à le quereller. S'il est physiquement vigoureux, s'il a l'esprit net et juste, il ne manquera pas de se révolter contre l'injustice des accusations de sa femme ; car c'est le propre des femmes querelleuses, d'exagérer énormément leurs griefs, même quand elles ne les inventent pas de toutes pièces.

La négligence, chez un homme, est certainement une chose contrariante, mais ce n'est pas un crime. Un flot continu de reproches, durant parfois deux ou trois heures, parce qu'il aura oublié de mettre une lettre à la poste, le portera à penser qu'il y a disproportion entre l'effet et la cause.

Si l'homme est bien portant, s'il n'est pas affligé d'un tempérament trop nerveux, qu'arrivera-t-il ? D'abord, que l'amour qu'il peut avoir éprouvé pour sa femme disparaît ; puis il en vient à la regarder comme quelque chose de fâcheux ; de là à s'en dégoûter, puis à la haïr positivement, il n'y a pas loin. S'il y a des enfants, le mari peut, pour eux, continuer à demeurer avec elle ; mais ce sera là une bien pitoyable maison pour l'éducation des enfants. L'homme se rend vite compte qu'il possède dans sa force physique un auxiliaire qu'il peut appeler à son aide. Il ne frappera pas encore sa femme, parce que les influences de l'éducation ont conservé leur empire sur lui ; peut-être vaudrait-il mieux pour elle qu'il la frappât, car la terreur physique d'une correction l'amènerait à se surveiller elle-même. Une pareille famille est un enfer sur la terre.

Celui-là ne frappe pas ; d'autres, pour ne pas frapper, prennent la fuite et se réfugient au cercle ou à la taverne. Là, ils jouent ou ils boivent, à moins qu'ils ne jouent en buvant. Mais M. Cyrus Edson, auprès de qui M. Strindberg passerait décidément pour "l'ami des femmes," cite encore un fait plus horrible :

"J'ai connu un cas dans lequel l'humeur querelleuse de la femme conduisait l'homme dans une maison de fous, où il mourut... Jusqu'au jour de sa mort, il adora son bourreau. Le plus grand chagrin qu'il éprouva dans sa cellule fut qu'on lui défendit de la voir, ses visites ayant été interdites parce qu'elle ne le voyait jamais sans le quereller et sans déterminer une attaque nouvelle de sa maladie. Eh bien ! cette femme, qui avait assassiné la raison de son mari, quémendait et recevait des démonstrations sympathiques. On la plaignait parce que son malheureux mari était fou. Je n'ai jamais pu la regarder sans éprouver à son aspect

un sentiment d'horreur que les mots ne sauraient rendre."

En vérité, cela est épouvantable. Pour montrer son impartialité, M. Edson nous doit une étude sur "ceux qui grognent" dans leur ménage, qui ne sont jamais contents de rien et rendent leur femme atrocement malheureuse. Il doit en exister, de ces hommes, en Amérique certainement, et—qui sait ?—en Europe.

LES PETITES CURIOSITÉS

LE GAZ ARTIFICIEL

Prenez une feuille de papier d'une assez grande dimension, que vous roulerez autour d'une baguette, enlevez cette dernière, et vous aurez ainsi constitué un tube en papier.

Vers le milieu du tube, percez un petit trou, sur une face seulement.

Allumez alors le rouleau de papier à ses deux extrémités, en ayant soin de le tenir légèrement incliné. Bientôt vous verrez de la fumée s'échapper par le



du milieu. Et si vous approchez une allumette enflammée, le gaz brûlera, sans que la flamme touche au papier.

Ce phénomène résulte de la combustion du papier, qui dégage de l'hydrogène carburé, lequel, n'ayant d'autre issue que le petit orifice latéral, se mêle à la fumée et vient s'enflammer à l'allumette que vous lui présentez.

C'est une expérience dans ce genre qui a été le point de départ de l'application du gaz d'éclairage.

PHILOGONE.

NOUVELLES A LA MAIN

Nos mendiants :

—Pauvre homme ! Vous n'avez plus qu'un œil ? Comment avez-vous perdu l'autre ?
—En cherchant de l'ouvrage, ma bonne dame.

Dans un embarras de voitures, une femme se trouve à côté d'un gros bouledogue, attelé à une voiture à bras. Elle se recule avec des marques visibles de frayeur.

—N'ayez pas peur, lui dit le patron du chien, il ne mord que dans la chair fraîche !!!

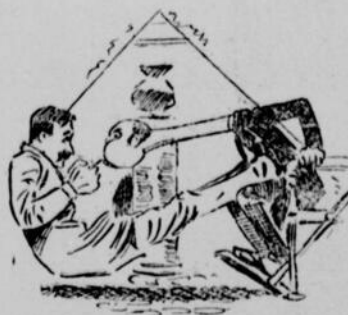
UN ARTISTE DE L'ART DENTAIRE



Une bien mauvaise dent, monsieur. Personne n'a pu l'extraire. Voulez-vous essayer.



Un grand effort, et puis....



Un très grand, très grand effort !!



Vous avez de l'expérience, mon ami.—Je vais vous dire : j'ai fait trois ans de marine, dans une équipe d'amateurs !!

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

— Mon père est bon, n'est-ce pas, monsieur ? ...

Sans l'ombre d'une hésitation et sans que le plus petit sourire ironique vint plisser ses lèvres, Grancey répliqua :

— Je vous l'ai déjà dit... le meilleur des hommes !... Aucune âme n'est plus belle que la sienne, aucun cœur n'égale le sien en droiture, en loyauté !... Ah ! vous serez heureuse, bien heureuse d'avoir un tel père !

— Croyez-vous qu'à notre retour à Paris il voudra me permettre de voir quelquefois celle que j'aime si tendrement et que j'ai pris l'habitude d'appeler *Maman Jeanne* ?

— Cela n'est pas douteux, mademoiselle, et soyez sûre qu'il ne sera point jaloux de l'affection que vous garderez à cette pauvre femme...

— Quand devez-vous me conduire à Fenestrange, monsieur ?

— Nous partirons ce soir même.

— Ce soir ?... fit Rose interdite, car elle ne pouvait s'attendre à un si prompt départ.

— Oui, mademoiselle... Ce matin, ayant obtenu les derniers renseignements qui devaient me guider vers vous, et désireux de donner sans retard une immense joie à votre père, je lui ai annoncé par dépêche notre arrivée. Vous ne voudriez pas lui causer une pénible déception qui le ferait peut-être douter de votre cœur...

— L'heure du départ ?

— Nous prendrons l'express à la gare de l'Est à six heures vingt-cinq minutes... Nous serons auprès de votre père demain vers onze heures du matin.

— Mais rien n'est prêt pour mon voyage...

— Il suffira d'une simple valise dans laquelle vous emporterez un peu de linge... Fenestrange est près de Nancy ; une fois à Fenestrange, votre père pourvoira à tout.

— J'étais ouvrière, monsieur, vous le savez, reprit la jeune fille, employée dans une maison qui mérite toute ma reconnaissance... Je dois prévenir de mon départ la maîtresse de cette maison... Ne pas le faire serait mal agir.

— Je suis de votre avis, mademoiselle... Ecrivez donc un mot et je le porterai moi-même à la poste pendant que vous vous occuperez de vos préparatifs de voyage.

— Merci, monsieur.

Rose s'installa devant la petite table pour écrire quelques lignes.

— N'expliquez pas les raisons qui vous obligent à vous éloigner... reprit de Grancey, il est inutile que l'on sache que Mlle Marie-Blanche Rollin était l'enfant trouvée inscrite sur les registres de l'Assistance publique sous le nom de Rose...

— Je comprends cela, monsieur...

Tandis qu'elle écrivait, l'ex-clerc d'avoué la regardait avec une admiration manifestée.

— Elle est vraiment charmante, se disait-il, absolument charmante ! Il me semble que je la préfère à sa sœur, à laquelle cependant elle ressemble trait pour trait... Quand je pense que cette jolie fille m'apportera la fortune, je déclare que je suis né sous une heureuse étoile !

Rose avait achevé sa lettre.

— Veuillez lire, monsieur, dit-elle à de Grancey, en la lui présentant.

— Y tenez-vous ?

— Je vous en prie...

De Grancey prit la feuille de papier et lut.

Aucune phrase n'était compromettante.

La jeune fille expliquait qu'une raison d'ordre intime la forçait à s'éloigner immédiatement de Paris, remerciait en termes touchants de toutes les bontés qu'on avait eues pour elle.

— Cette lettre peut être envoyée sans inconvénient, pensa le complice de Gilbert. C'est très bien ainsi, mademoiselle, ajouta-t-il tout haut.

Rose mit la feuille sous enveloppe et traça la suscription, puis, levant ses beaux yeux sur le jeune homme, elle dit avec une émotion contenue :

— Je désirerais faire part de ma joie à *maman Jeanne* afin qu'elle sache au moins, en ne me trouvant plus, que je ne suis ni un mauvais cœur, ni une ingrate.

— Rien n'est plus juste... J'admire votre extrême délicatesse...

Vous êtes un cœur d'or, une nature adorable... *maman Jeanne* doit bien vous aimer... Qui donc, vous connaissant, ne vous aimerait pas ?...

La jeune fille rougit.

— Combien me laissez-vous de temps jusqu'à notre départ ? demanda-t-elle.

— Une heure, mademoiselle, répondit le pseudo-vicomte après avoir consulté la petite pendule qui marquait quatre heures... Je vais mettre votre lettre à la poste, me procurer une voiture et je viendrai vous prendre. Nous dînerons dans un restaurant près de la gare de l'Est, en attendant le départ du train qui doit nous emmener à Fenestrange.

— Je serai prête, monsieur de Grancey, et je vous remercie de toute mon âme... Je n'oublierai jamais que c'est à vous que je vais devoir le bonheur...

— Vous n'oublierez jamais ? Bien vrai ? fit l'ancien forçat d'une voix qu'il sut rendre tremblante.

— Jamais... je vous le jure... répondit Rose en baissant les yeux et en devenant pourpre de nouveau.

De Grancey prit la lettre.

— Dans une heure... répéta-t-il et il sortit.

Aussitôt après avoir quitté la maison habitée par la Mendiant de Saint-Sulpice, il se dirigea d'un pas rapide vers le carrefour de la Croix-Rouge.

Là il entra dans une boutique de marchand de vins.

Au fond de la salle commune, ornée d'un brillant comptoir d'étaim, devant lequel on buvait debout, se trouvait un cabinet particulier.

L'ex-clerc d'avoué en franchit le seuil.

Un homme était là, attendant, assis en face d'une petite table à peine desservie sur laquelle se voyait une tasse de café vide, une bouteille d'eau de vie et une bouteille de rhum.

C'était Servais Duplat, fumant un gros cigare et lisant un journal.

LXXVI

En voyant son complice, l'ex-capitaine de fédérés quitta le journal dont il accompagnait la lecture de force petits verres, et dit à demi-voix :

— Eh bien, mon copain, ça va-t-il ?

— Sur des roulettes...

— Le truc a réussi ?

— En plein.

— La petite a donné dans le panneau ?

— Je te prie de le croire, et sans se faire prier...

— L'ordre et la marche ?

— Nous partons ce soir pour Fenestrange par l'express...

— Bravo ! Voilà de la besogne bien faite !

— Seulement, ce que j'avais prévu est arrivé...

— Quoi ?

— La petite veut faire connaître les motifs de son départ à Jeanne Rivat... Elle lui écrit.

— Qu'est-ce que ça fiche, puisque Jeanne Rivat ne recevra jamais la lettre ?... Nous y avons mis ordre.

— Tu ne réfléchis pas qu'un peu plus tôt ou un peu plus tard on s'inquiétera de la disparition de la Mendiant de Saint-Sulpice... La police, avisée, voudra faire une enquête... On ouvrira la porte du logement... on opérera une perquisition... Il ne faut pas que ces messieurs du Parquet ou de la préfecture trouvent la communication laissée par Rose... Il ne le faut pas ! Tu as compris ?

— Parfaitement... On avisera... J'ai mes rossignols...

— Alors, ce soir, tu passeras par là ?

— J'y passerai...

Maintenant, continua de Grancey en présentant à Servais la lettre adressée par la jeune ouvrière à sa patronne de la rue de Sévres, ce soir aussi *cette babillarde* à la poste pour la confectionneuse de chasubles chez qui l'enfant travaillait...

— Rien de compromettant là dedans ?

—Rien, j'ai lu... et ça empêchera qu'on se demande ce que la petite est devenue. Pas autre chose à te dire... Surveille tout et, au moindre incident qui pourrait nous menacer, vite une dépêche à Fenestranges ou ta visite si l'incident était sérieux et ne pouvait se confier au télégraphe...

—Compte sur moi.

—Tu n'oublieras rien ?

—J'ai de la mémoire et d'ailleurs c'est mon intérêt d'avoir l'œil et l'oreille ouverts ! Presse le dénouement, hâte toi de toucher des *pi-cailions*, tu ne peux pas te figurer combien il me tarde d'aller vivre de mes rentes à la campagne avec des poules, des lapins, et une servante pas bégueule... Il me semble que l'air de Paris finira par devenir mauvais pour moi...

—Sois patient ! Tu sais le proverbe : *Tout vient à point à qui sait attendre !*

—Oui... oui... je sais... mais dépêche-toi tout de même...

Grancey donna une poignée de main à son complice et le quitta.

Rose, une fois seule, sachant qu'elle n'avait qu'une heure devant elle, s'assit de nouveau devant la petite table, prit une plume, une feuille de papier et écrivit les lignes suivantes :

" Bonne et chère maman Jeanne.

" Vous allez être bien étonnée, comme je viens de l'être, en apprenant combien nos deux destinées se ressemblent.

" Dieu a voulu donner, à vous comme à moi, la preuve éclatante qu'il veille sans cesse sur ceux qui ont mis toute leur confiance en lui.

" Au bout de dix-huit ans, sa main protectrice vous conduit vers vos chères petites filles tant pleurées... Au bout de dix-huit ans, il me rend une famille que je croyais ne jamais connaître...

La jeune fille s'interrompit.

Tout à coup ses paupières devinrent humides et des larmes coulant lentement de ses yeux tombèrent sur les derniers mots qu'elle venait de tracer, blanchissant l'encre et maculant le papier.

Elle essuya ses larmes et poursuivit :

" Au moment où vous embrasserez vos enfants, j'embrasserai, moi, mon père M. Gilbert Rollin, et bientôt je pourrai embrasser aussi ma pauvre mère, bien malheureuse, car le chagrin de m'avoir perdue a troublé sa raison.

" Je pars pour Fenestranges où mon père m'attend. J'y vais, conduite par un ami intime de mon père, le vicomte de Grancey, que ses recherches incessantes ont amené jusqu'à la demeure où vous m'aviez accueillie avec tant d'affection et où je vivais si heureuse auprès de vous.

" Je ne l'oublierai jamais, maman Jeanne, cette demeure... Toujours et quoi qu'il advienne elle aura la meilleure place dans mes souvenirs.

" Bientôt je reviendrai à Paris et je vous y retrouverai pour vous dire que la fortune imprévue qui m'arrive ne change pas mon cœur, que je vous aimerai toujours comme si vous étiez ma mère, et que j'aimerai vos chères filles comme si elles étaient mes sœurs.

" Pardonnez-moi, maman Jeanne, d'abandonner ce tranquille logis où j'ai pleuré en ne vous y retrouvant pas où je pleure encore en songeant qu'il faut le quitter...

" Mais, en y revenant heureuse, vous y trouverez mon souvenir... Je vous laisse une part de mon âme je vous embrasse mille et mille fois, et je ne cesserai jamais d'être votre petite Rose, quoique je doive signer maintenant.

" MARIE-BLANCHE ROLLIN."

Cette lettre achevée Rose la relut, non sans verser de nouvelles larmes, puis la mit sous enveloppe et la plaça sur la table où Jeanne avait, la veille au soir, déposé les quelques lignes apprenant à la jeune fille la cause de son brusque départ.

Rose songea ensuite à se vêtir le plus convenablement et surtout le plus chaudement possible pour le voyage qu'elle allait faire.

Après avoir procédé à sa toilette, avec une certaine et bien innocente coquetterie, elle plaça un peu de linge dans une petite valise et attendit le retour du pseudo-vicomte de Grancey.

Ce ne fut pas sans d'involontaires regrets que ses yeux parcoururent les deux modestes chambres du logement que, la veille encore, elle croyait ne devoir jamais quitter.

Malgré elle, et silencieusement, elle pleura.

On frappa à la porte.

Rose essuya vivement ses yeux et alla ouvrir.

C'était Georges de Grancey.

—Vous êtes prête, mademoiselle ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur...

—Vous avez écrit à Mme Rivat ?

—Voilà ma lettre... Mais, ajouta la jeune fille, j'ai une clef du logement de maman Jeanne. Que dois-je en faire ?

—Vous devez la garder quant à présent. En la remettant à votre concierge, vous seriez obligée de lui donner des explications au moins

inutiles... Une fois de retour à Paris, il sera temps de rendre cette clef à Mme Rivat.

—Vous avez raison, monsieur...

De Grancey prit la valise.

La pauvre Rose, la poitrine gonflée de sanglots, jeta autour d'elle un dernier regard et suivit l'ex-forçat en qui elle avait toute sa confiance.

Une voiture stationnait rue Férou, à quelques pas de la porte cochère.

En voyant paraître les deux jeunes gens, un homme ayant l'apparence d'un commissionnaire, le chapeau rabattu sur les yeux, et qui semblait en faction sur le trottoir, s'approcha du fiacre dont il ouvrit la portière.

Grancey installa la jeune fille dans la voiture, donna une pièce de monnaie à l'homme au chapeau rabattu et lui glissa dans l'oreille ces deux mots :

—Monte vite...

L'homme s'inclina et se dirigea vers la porte cochère, tandis que Grancey prenait place à côté de Rose après avoir dit au cocher :

—Au restaurant de la gare de l'Est...

Le fiacre s'ébranla.

Il n'avait pas encore tourné le coin de la rue quand le faux commissionnaire, qui n'était autre que Servais Duplat, se glissa dans la maison habitée par la Mendiante de Saint-Sulpice et, frôlant les murs de la cour, gagna l'escalier conduisant au logement dont Rose venait de fermer la porte à double tour.

La serrure de cette porte céda sans la moindre difficulté sous l'action d'un *rossignol* choisi dans un trousseau dont Servais avait eu soin de se munir et, tout à son aise, après avoir refermé la porte derrière lui et baissé les rideaux des fenêtres pour intercepter la lumière le gredin alluma une bougie et fit en conscience la perquisition recommandée par son complice.

Les premières choses qui frappèrent ses yeux furent le papier laissé par Jeanne et la lettre de Rose.

Il ouvrit cette lettre et la lut.

Chaque phrase lui faisait faire la grimace.

—Très compromettant, tout cela ! murmurait-il. Si cette lettre était tombée entre les mains de la police, nous étions ratiboisés ! Par bonheur le camarade Depréty pense à tout ! C'est un particulier très canaille et très égoïste, mais il a de la jugeotte !...

Servais mit les deux papiers dans la poche de son vêtement, éteignit la lumière, sortit du logement dont il referma soigneusement la porte, et gagna la rue.

En ce moment s'ébranlait le train qui devait conduire en Lorraine de Grancey et Rose.

..

Depuis le jour où Henriette Rollin avait été internée dans la maison de santé du docteur Deschamps, à Autueil, Lucien de Kernoel ne s'était point présenté à l'hôtel de la rue de Vaugirard.

Sa présence n'étant plus ni nécessaire, ni même justifiée, il avait la certitude que Gilbert le recevrait fort mal et ne le laisserait pas communiquer avec Marie-Blanche.

Il ne s'illusionnait nullement au sujet des sentiments fort peu sympathiques dont le mari d'Henriette faisait profession à son endroit.

L'abbé d'Areynes l'avait d'ailleurs prié de ne tenter quant à présent aucune démarche pour se rapprocher de Gilbert et pour voir sa fille.

De graves soupçons contre Rollin s'étaient élevés dans l'esprit du prêtre, nous croyons l'avoir laissé deviner à nos lecteurs.

Après avoir longuement causé avec Jeanne Rivat lors de son retour à Paris, l'aumônier de la Roquette avait entrevu comme un point noir dans l'existence passée du mari de sa cousine, comme l'ombre d'un crime.

Il ignorait quel était ce crime, mais ne doutait pas de son existence et il en pressentait la nature, comptant sur le temps pour découvrir la vérité.

—Le misérable se livrera un jour lui-même... pensait-il.

Une chose étonnait et inquiétait Lucien, autant qu'elle étonnait l'abbé d'Areynes, c'était que Marie-Blanche n'écrivit pas à ce dernier pour lui donner de ses nouvelles.

Ni l'un ni l'autre ne pouvaient supposer que Gilbert interceptait ses lettres.

Lucien, en proie à une vague angoisse, résolut de savoir ce qui se passait à l'hôtel de la rue de Vaugirard, soit en interrogeant le concierge, soit en questionnant quelque domestique qu'il guetterait dans la rue.

Un dimanche matin, le jour même où de Grancey venait annoncer à Rose qu'elle allait retrouver sa famille, le jeune médecin put quitter un instant son service très chargé à la Salpêtrière, et se rendit rue de Vaugirard.

Il était environ neuf heures du matin.

La surprise du jeune homme fut grande, lorsque à travers les grilles fermant la cour de l'hôtel il vit toutes les persiennes de la façade hermétiquement closes.

Son cœur se serra.

—Que signifie cela ? murmura-t-il, je veux le savoir....

Et, sans hésitation, il sonna vigoureusement à la porte.

Le bruit du timbre résonna lugubrement.

La porte ne s'ouvrit pas.

Il sonna de nouveau deux fois, coup sur coup.

En face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue, se trouvait une boutique d'épicerie à laquelle s'annexait un débit de vins.

Le patron de l'établissement surveillait son étalage extérieur.

En entendant résonner à plusieurs reprises le timbre de l'hôtel, il se retourna.

—Ne vous obstinez point, monsieur, cria-t-il à Lucien de Kernoël qui, pour la troisième fois, mettait la main sur le bouton, on ne vous ouvrira pas.

Le jeune homme devint pâle.

Il traversa vivement la rue et, s'adressant au commerçant qui venait de l'interpeller, il répliqua :

—Vous dites, monsieur, qu'on ne m'ouvrira pas.... Pourquoi donc ?

—Parce qu'il n'y a personne, monsieur....

—Comment, personne ?

—Pas un chat ! l'hôtel est vide de la cave au grenier !....

Lucien chancela.

—Il est impossible que vous ne vous trompiez point.

—Et moi, monsieur, je suis bien sûr de ne point me tromper.

—M. Rollin est parti ?

—Depuis plusieurs jours.... et avant de partir il a fait maison nette !....

—Les serviteurs ont été renvoyés ?

—Pays et renvoyés, oui, monsieur, en dix minutes, avec une indemnité, comme de juste.... Tout le monde, jusqu'au concierge, un bien brave homme qui venait chez moi tous les matins boire sa petite goutte de cognac. C'est souverain contre les brouillards !

LXXVII

—Mais pourquoi ce renvoi général ? demanda Lucien, très pâle et les lèvres frémissantes.

Mlle Rollin était malade.... répondit l'épicier-marchand de vins.

—Malade.... Mlle Rollin !.... répéta-t-il sans en avoir conscience.

—Oui, monsieur.... C'est le concierge lui-même de qui je le tiens, et alors les médecins ont déclaré, paraît-il, que l'air et le soleil du Midi étaient nécessaires pour rétablir cette pauvre demoiselle....

Malgré le froid, des gouttes de sueur perlaient aux tempes de Lucien.

—Des médecins.... murmura-t-il. Quels médecins ?.... Le Dr Germain, à coup sûr, n'a pas été appelé....

Puis, tout haut :

—Savez-vous où M. Rollin a conduit sa fille ?....

—Dans le Midi, monsieur ; je viens de vous le dire. Mais le concierge ne m'a point nommé l'endroit, et je crois bien qu'il ne le connaissait pas.

—Merci, monsieur....

L'épicier rentra dans sa boutique et, pendant quelques secondes, le jeune médecin resta comme pétrifié sur le trottoir, les yeux tournés vers l'hôtel désert.

—Marie-Blanche malade ! Marie-Blanche partie ! se répétait-il à lui-même avec une sorte d'affolement.

Tout à coup, il s'éloigna d'un pas rapide, courant presque, de l'allure d'un homme frappé de démence.

Il allait chez l'abbé d'Areynes.

Celui-ci était absent, mais la servante Pélagie affirma que son absence devait être courte.

Lucien, à qui les minutes semblaient des heures, la trouva bien longue.

Enfin, l'abbé rentra.

En voyant le visage bouleversé du visiteur, il comprit que quelque chose d'anormal se produisait.

—Qu'as-tu, mon cher enfant ? lui demanda-t-il avec inquiétude en lui prenant les mains. Que se passe-t-il ?....

Lucien, d'une voix brisée, lui raconta en quelques mots ce qu'il venait d'apprendre.

—Je le savais, répondit le prêtre.

—Comment, s'écria le jeune médecin stupéfait, vous saviez que M. Rollin avait congédié ses gens et fermé son hôtel ?

—Oui.

—Vous saviez qu'il avait emmené dans le Midi Marie-Blanche malade ?

—Souffrante seulement, et la cause de cette souffrance est tout indiquée.... On a séparé la pauvre enfant de sa mère, et cette séparation était indispensable puisque tu l'as conseillée toi-même.... Rollin a pensé que sa fille, péniblement affectée par cet isolement inattendu, avait besoin de distraction et surtout de changement d'air.... Il l'a conduite dans le Midi.... Loin de le blâmer, je l'approuve....

—Vous l'approuvez ! s'écria Lucien. Vous l'approuvez, lui, Gilbert Rollin, le connaissant comme vous le connaissez ! !

—Nous n'avons pas le droit de le juger sévèrement en cette circonstance. Cet homme a peut-être dans le cœur une fibre paternelle ignorée de nous.

Tandis que l'aumônier parlait ainsi son visage s'était assombri et une ride profonde se creusait sur son front.

Un observateur aurait compris que le prêtre ne disait pas sa pensée tout entière.

—Mais, demanda Lucien, comment saviez-vous ces détails que j'ignorais moi-même il y a une heure ?....

—Mon enfant, je me suis juré de veiller sur Marie-Blanche et sur la conduite de son père.... J'obéis au serment que j'ai fait....

—Vous ne pouvez veiller vous-même....

—Raymond Schloss me supplé, et tu sais bien que Raymond Schloss est un autre moi-même....

—Alors, maintenant que le père et la fille sont loin de Paris, nous ne saurons plus rien.... Marie-Blanche pourrait mourir et j'ignorerais sa mort ! ! Que ferons-nous ? Que dois-je faire ?

—Attendre et espérer....

Lucien courba la tête.

—As-tu des nouvelles de Joigny ? lui demanda l'abbé d'Areynes pour changer le cours de ses idées.

—Non. C'est dans les premiers jours de janvier que je dois prendre possession de mon poste.

Lucien serra les mains de l'aumônier et quitta la rue des Tournelles, un peu calmé mais non complètement rassuré.

L'abbé d'Areynes et Raymond Schloss ne perdaient de vue ni Rollin ni Marie-Blanche, mais pouvaient-ils soupçonner et deviner l'amoncellement de crimes combinés et commis par le mari d'Henriette avec le concours du pseudo-Grancey et de Servais Duplat ?

La lettre de Rose à la patronne de la maison de la rue de Sèvres était brève, nous le savons, et ne contenait aucune explication au sujet des motifs de son départ précipité.

« Je quitte l'atelier.... » disait la lettre, mais cela ne signifiait point que la jeune fille ne viendrait pas, un peu plus tard, y reprendre sa place.

Très contrariée de la fugue de sa meilleure ouvrière qui la mettait dans l'embarras, la patronne résolut de savoir à quoi s'en tenir en s'adressant à Mme Rivat qui lui avait présenté Rose sous les auspices de l'aumônier de la Grande-Roquette.

Le lendemain du jour où la lettre lui avait été remise, elle envoya rue Férou une de ses contre-maitresses avec mission de s'informer.

La contre-maitresse était venue plus d'une fois chez Jeanne Rivat s'entendre avec Rose.

Elle monta droit au petit logement et frappa à plusieurs reprises à la porte qui ne s'ouvrit pas.

Impatentée, elle descendit chez la concierge et lui expliqua qu'elle venait de frapper inutilement chez la Mendiante de Saint-Sulpice.

—Si elle ne vous a pas ouvert c'est qu'elle est sortie, répliqua la concierge. C'est-il quelque chose qu'on puisse lui dire ? Je me chargerai de la commission....

—Je voulais tout simplement lui demander si mamzelle Rose doit rester longtemps en voyage....

—En voyage ! s'écria la portière ahurie. Mamzelle Rose est donc en voyage ?....

—Vous l'ignorez ?

—Complètement. Il est vrai que mes locataires n'ont pas de comptes à me rendre. Suffit qu'ils paient *recta* leur terme....

—Mme Rivat est peut-être partie avec Mlle Rose....

—Ça se peut.... C'était son droit, à cette femme, et ça ne me regarde pas....

Il n'y avait, évidemment, rien à tirer de la portière, et la contre-maitresse, nullement renseignée, se retira.

Dans le hall du château de Fenestranges, où nous avons vu le comte Emmanuel d'Areynes tomber foudroyé par l'apoplexie, un soir d'automne de l'année terrible, Gilbert Rollin, sombre et anxieux, at-

tendait l'arrivée du vicomte de Grancey et de cette Rose à laquelle il allait faire porter le nom de Marie-Blanche.

Un grand feu de souches brûlait sur les chenets blasonnés de la cheminée monumentale.

Gilbert Rollin, le sang brûlé par la fièvre de l'attente, allait et venait d'un pas inégal, tantôt rapide et tantôt ralenti.

Le matin même, il avait reçu de son complice une dépêche annonçant qu'il serait à Fenestrange dans l'après-midi.

Depuis trois jours, le mari d'Henriette n'avait pas perdu son temps.

Il s'occupait de surveiller la mise en bon ordre des nombreuses pièces du vieux manoir.

A son passage à Nancy, il avait fait de nombreuses emplettes pour Rose, chose facile, puisque la jeune fille était exactement de la même taille que Marie-Blanche.

Ces emplettes de toute nature, robes, chapeaux, chaussures, etc., remplissaient un petit salon voisin de l'appartement destiné à la fausse Marie-Blanche.

Conformément aux recommandations de l'ex-clerc d'avoué, Gilbert Rollin avait trouvé et engagé comme femme de chambre une jeune Lorraine, née sur la frontière, et ne sachant que quelques mots de français.

Des chevaux et des voitures loués à Nancy garnissaient les écuries et les remises.

Un cocher, un valet de chambre, une cuisinière, faisaient le service, et personne n'aurait pu supposer que, trois jours auparavant, le château était vide et mort.

L'heure du succès définitif allait sonner pour Gilbert Rollin. Il était au moment de recueillir le prix de ses crimes. Nul obstacle ne semblait pouvoir se dresser désormais entre le but et lui.

Dans ce va et vient saccadé qui le conduisait d'un bout du hall à l'autre bout, Gilbert s'arrêta soudain en face du grand vitrail descendant jusqu'au parquet, et il regarda l'avenue aboutissant à la grille du parc.

Du fond de cette avenue arrivait une calèche attelée en poste, et se rapprochant rapidement avec grand tapage de grelots et de claquement de fouets.

Bientôt un bruit de roues et de fers de chevaux retentit sur le pavé de la cour d'honneur, puis cessa de se faire entendre.

Les voyageurs venaient de descendre de voiture sous le péristyle du château.

Gilbert se ressaisit complètement et se dirigea vers la porte du hall accédant au grand escalier.

Presque en même temps, le valet de chambre ouvrit cette porte, et annonça :

—Mademoiselle Marie-Blanche... Monsieur le vicomte de Grancey....

Il s'effaça ensuite pour laisser le passage libre, et l'ex-clerc d'avoué entra, soutenant la pauvre Rose que l'émotion paralysait.

—Mon ami, mon bien cher ami, dit de Grancey en poussant la jeune fille devant lui, je tiens ma parole.... je vous amène votre enfant....

Gilbert s'avança de deux pas et tendit les bras.

Rose, incapable de prononcer un seul mot, s'y laissa tomber, le visage inondé de larmes.

Le mari d'Henriette la pressa contre son cœur avec un emportement de commande qui pouvait et devait être pris pour un élan de tendresse.

—Mon père.... Mon père.... put enfin balbutier Rose.

Rollin avait retrouvé tout son sang-froid.

—Mon enfant.... Ma chère petite Marie-Blanche.... murmura-t-il. Ma fille si longtemps pleurée, toujours attendue !.... Ma fille.... ma fille.... te voilà donc enfin....

Et il couvrait de baisers paternels Rose très impressionnée, et qui sentait son cœur déborder de tendresse filiale.

Toujours comédien de premier ordre, Rollin se laissa tomber sur un siège, comme si ses forces le trahissaient.

Rose s'agenouilla près de lui.

—Mon père, mon bon père, dit-elle en l'entourant de ses bras, plus de chagrin et plus de larmes puisque je suis auprès de vous....

Ma tendresse vous fera bien vite oublier toutes les souffrances du passé.... Je vous aimerai, mon père.... je vous aime déjà.... Je vous aime de toute mon âme....

Gilbert resserrait son étreinte en bégayant :

—Chère.... chère fille....

De Grancey, semblable à l'auteur dramatique qui, de la coulisse, assiste au triomphe de sa pièce et au rappel de ses interprètes, contemplait avec un légitime orgueil le tableau familial qu'il avait sous les yeux et se disait :

—Voilà mon ouvrage !

Gilbert, sentant le moment venu de corser la scène finale, lui tendit la main en s'écriant :

—Mon ami, mon fils, car vous êtes mon fils par le cœur, c'est à

vous que je devrai toute la joie, tout le bonheur de mes dernières années.... Je ne l'oublierai jamais !.... jamais !

—Mon ami, mon père, répliqua l'ex-pensionnaire de Nouméa du ton le plus sentimental, puisse ce nom de fils que vous venez de me donner m'appartenir vraiment un jour....

Rose leva sur lui ses grands yeux noyés de larmes, qui, dans ce moment, avaient une particulière éloquence.

C'est que, pendant la durée du voyage de Paris à Fenestrange, Grancey avait eu l'habileté de faire de grands progrès dans le cœur vierge de la jeune fille, cœur que Gilbert, de son côté, venait de conquérir par sa comédie savante de tendresse paternelle....

Les deux misérables atteignaient leur but.

Le mari d'Henriette avait surpris l'expression du regard adressé par Rose à Grancey.

—Elle l'aime déjà !.... pensa-t-il. Puisque l'amour se met de la partie, aucune résistance n'est à craindre....

Puis, tout haut, continuant son rôle :

—Toi aussi, chère Marie-Blanche, tu as contracté envers le vicomte une dette de reconnaissance, puisque c'est à lui que tu dois de pouvoir embrasser ton père.... Il a tout fait pour te retrouver.... il a tout entrepris pour te ramener à moi.... Nous lui devons beaucoup, mais l'énormité de la dette n'est pas pour m'effrayer.... Nous chercherons ensemble le moyen de la payer.... et, ce moyen, nous le trouverons....

Rose, baissant les yeux, devint pourpre.

LXXVIII

Un silence assez long suivit les dernières paroles de Gilbert Rollin, puis Rose, timidement, balbutia :

—Ma mère.... parlez-moi de ma mère....

—Ta pauvre mère, mon enfant, répondit le misérable, nous la verrons dès notre retour à Paris, et Dieu veuille qu'elle puisse, en retrouvant sa fille, retrouver sa raison perdue !

—Je la soignerai si bien que nous la guérirons ! s'écria Rose.

—Je l'espère comme toi, car le bonheur est le souverain remède....

Elle te bénira, alors, ta pauvre mère, et bénira celui qui t'aura ramenée vers elle et, qu'ainsi que moi, elle aura hâte de nommer son fils !

De Grancey pensa que le moment était venu de reprendre son rôle dans la comédie qui se jouait sous ses yeux et qu'il trouvait fort bien jouée.

Simulant l'émotion il se rapprocha de la jeune fille et l'interrogea d'un regard suppliant.

Rose lui tendit la main.

—Vous m'avez rendue à mon père.... fit-elle d'une voix tremblante. Grâce à vous je reverrai ma mère.... Je pourrai l'entourer de mes soins et de ma tendresse. Cela, monsieur de Grancey, je ne l'oublierai jamais, soyez-en sûr !.... Non, jamais !

De Grancey, dont le visage devint rayonnant, prit la main de la jeune fille et la porta respectueusement à ses lèvres.

Gilbert caressait sa moustache avec une satisfaction manifeste.

—Mes chers enfants, dit-il, à demain les causeries de famille et les projets d'avenir.... Aujourd'hui, vous devez être fatigués du voyage et mourants de faim.... Nous nous mettrons à table dans une heure. Vous avez donc une heure devant vous pour réparer le désordre de votre toilette....

Il appuya sur un timbre, puis continua :

—On va vous conduire, mon cher vicomte, à votre appartement, je mènerai moi-même Marie-Blanche à celui qu'on a préparé pour elle.

Le valet de chambre et la jeune Lorraine engagée comme femme de chambre, venaient d'apparaître à la porte du hall.

Tous deux avaient un flambeau à la main.

—Guidez monsieur le vicomte, commanda Gilbert au domestique qu'accompagnait le pseudo-Grancey.

Puis, s'adressant en allemand à la femme de chambre :

—Eclairez-nous....

Et, passant le bras de Marie-Blanche sous le sien, il suivit avec elle la jeune servante.

A suivre

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un nouveau feuilleton, le mieux monté comme intrigue, et le plus pathétique, incontestablement que le MONDE ILLUSTRÉ ait encore publié. Nous pouvons promettre à nos lecteurs et à nos lectrices des émotions bien douces et bien intenses.

BONS RÉSULTATS

Le traitement des affections de la poitrine avec le *Baume Rhumal* a toujours donné les meilleurs résultats. Dans les cas très graves, il fait merveille; c'est pourquoi les médecins le recommandent avec insistance à leurs malades. 25 cents, en vente partout.

CHOSSES ET AUTRES

— Tout admirer est d'un sot; n'admirer rien est d'une bête.

— La science démontre qu'il y a 600 espèces d'êtres organisés dans l'air que nous respirons.

— L'Angleterre importe \$120,000,000 valant d'œufs, de beurre et de fromage par année.

— Neuf établissements nouveaux pour la fabrication des conserves de saumon vont être fondés, à Vancouver, C. B.

— On fait erreur en disant que la baleine se nourrit d'une petite quantité d'animaux. Il a été trouvé plus de mille hareng et morues dans une.

— Les trains de chemins de fer traversant la frontière d'Italie sont remplis d'Italiens qui abandonnent leur pays pour se soustraire au service militaire en Afrique.

— La température est douce en France et la saison se présente bien. Les cultivateurs ont commencé leurs semailles d'orge et d'avoine.

UN DÉFI

Avec le dégel, les rhumes sont à l'ordre du jour. Avec un flacon de *Baume Rhumal* on défie le rhume le plus opiniâtre. Le soulagement est immédiat, la guérison certaine. Dans toutes les pharmacies. Seulement 25c la bouteille.

— Comment l'Europe se partage l'Afrique: l'Angleterre possède 2 millions de milles carrés en Afrique; la France, 1 million de milles carrés; le Portugal, 790,000 milles carrés; enfin l'Allemagne, 550,000 milles carrés.

— La vie active et sobre, du travail, un peu de souffrance, un peu de froid, beaucoup de soleil, de la marche, des sueurs utiles, un lit dur, une nourriture sans recherche et sans excès: voilà les choses que l'âme peut et doit imposer au corps.

— La reine Amélie du Portugal vient d'être admise à la pratique de la médecine. C'est la première reine qui ait jamais subi des examens pour être admise à l'exercice d'une profession. Pour être souveraine d'un peuple, grand ou petit, on n'en est pas moins femme avide de... savoir!

— *The Gilhooley's Abroad* est la pièce sur l'affiche, cette semaine, au théâtre Royal. C'est une comédie farce la plus amusante possible, écrite par James Gorman, spécialement pour ses frères, John et George, comédiens de grands mérites. Nul doute que c'est le succès de la saison.

A TEMPS

Un mal soigné à temps est aux trois quarts guéri; à condition toutefois que l'on prenne un remède sûr, prompt et efficace. Contre le rhume, la toux, la bronchite, la grippe, le *Baume Rhumal* qui résume les dernières découvertes médicales, est le remède par excellence. Tous les médecins les plus éminents le prescrivent. 25 cents la bouteille. En vente partout.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

Sur un pied, mon Premier empêche de courir,
Un chien dans mon Second, en paix peut s'endormir.

Et mon Tout sur un toit, et toujours en [façade,
Deviend d'un édifice ornement et parade.

LOGOGRIFFE

Sur mes six pieds, j'ai ce qu'il faut
Pour donner chaud
Par un froid implacable.
Sur un de moins, c'est moi qui fais
Sentir le frais
Quand la chaleur accable.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 623

Fantaisie homonymique. — L'allée et la venue; L'allée et l'avenue.

Problème. — Le boiteux: \$4.00; La femme: \$12.00; L'aveugle: \$36.00.

ONT DEVINÉ :

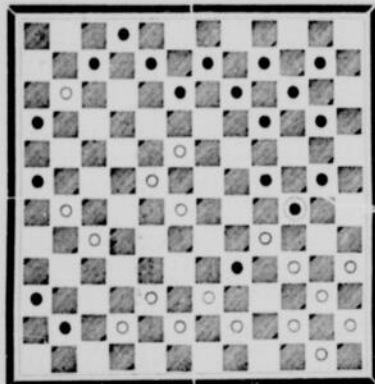
Mlle Schayer, Eugidor Regnault, Lucien Hébert, Montréal; Mlle Antoinette, Rosa et Hortense Demers, St-Sébastien; Mlle Alma Lauzon, Anatole et Yvonne, Bellisiana, Henryville; Mlle Anna Blondeau, Québec.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 185

Composé par C. E. St-Maurice, Montréal

Noirs—18 pièces



Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 183

Blancs	Noirs
28	22
44	37
45	39
27	25
25	16
63	58
62	56
54	48
65	60 gagnent.

A CORRIGER

Dans la biographie du jeune Saint-Maurice, il s'est glissé une erreur que nous tenons à corriger. Au lieu de: "vingt-cinq problèmes", il faut lire: "cent vingt-cinq problèmes".

Voici les solutions des problèmes d'échecs et de dames qui ont paru dans le No 621, page 758:

No 1

Blancs	Noirs
1 D 2 CR	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

No 2

Blancs	Noirs
1 D 4 FR	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

No 3

Blancs	Noirs
18	15
26	22
19	16
14	10
10	17
27	31 gagnent.

No 4

Blancs	Noirs
28	23
23	19
22	18
	35
	49
	14
	12
	23

27	21	26	17
50	44	49	29
38	33	25	28
33	33 gagnent.		

No 5

40	34	33	20
51	62	37	26
34	27	21	34
41	35	28	52
39	28	52	50
62	69	23	34
49	40	50	37
43	12	18	5
30	24	11	30
69	43	30	69
61	56	69	49
43	54 gagnent.		

PAS UN JOUR DE MALADIE

Depuis Trente Ans

RÉSULTAT DE L'USAGE

DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

LE PASSE-TEMPS

PRIMES

de mode à chaque numéro et des articles sur la musique, le théâtre, les mondanités, etc. Le PASSE-TEMPS offre à ses abonnés qui paient un an ou six mois d'avance dix ou cinq chansons, à choisir dans une liste de cinquante morceaux. Abonnement: 1 an, \$1.50; 6 mois, 75c; le numéro, 5c. Adresse: LE PASSE-TEMPS, tirage 2169, B. de P. Montréal.

PAPIER FAYARD et BLAYN
GUÉRIT RHUME: Irritation de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies
Topique excellent contre CORS, ŒILS-de-PRÉDILIX.—1 f. t. Pharmacie

ANNONCE IMPORTANTE DE John Murphy & Cie

Vous avez sans doute besoin d'une ou plusieurs

JOLIES ROBES ET MATINEES

Ne manquez pas de faire l'inspection de notre assortiment. Nous n'exposons rien autre chose que les plus élégants produits de la saison. Notre dernier arrivage mérite votre attention spéciale.

Etoffes à Robes Noires.

Etoffes à Robes de Couleur.

Soies Noires unies et brochées.

Mousselines, Plissés, Batistes et

Soies de Fantaisie. Etc.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions: au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la CANADIAN ADVERTISING AGENCY, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix:

Paris (France), 5, rue de la Bourse.

Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.

Boston (Mass.), Carter Buildings.

Toronto (Ont.), 26, King street East.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE: la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaque d'Épilepsie, mal caduc,
Hystérie, Danse de St. Vite,
Maladies Nerveuses, Hypo-
condrie, Melancolie, Ine-
briété, Insomnie, Étour-
dissement, Débilité du
cerveau et de la mo-
elle épinière, &c.

Cette médecine agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Elle est parfaitement inoffensive et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS Un Livre Précieux sur les
Maladies Nerveuses et une
bouteille échantillon, à n'im-
porte quelle adresse. Les malades Pauvres re-
cevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig,
de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant
préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille
ou 6 pour \$5.99.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 mois
ABONNE- MENT	Paris et Seine 50f 26f 14f	Départements 56f 29f 15f	Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

PARIS
29, 84 des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

Nouveau Parfum extra-fin.
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprennent le Dessin des Patronnes, la Coupe, l'Assemblage, l'Essuyage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT
MONTRÉAL

Librairie Française

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Seul agent du *Petit Journal* et autres journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Spéciaux pour marchands.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidé-commiss.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 4 avril 1896

53,179

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

.....LE.....

Plus Grand Magasin DE MONTRÉAL

Les Commentaires sont inutiles

LA VALEUR ATTIRE LA FOULE

Des annonces exagérées sont impuissantes contre la valeur véritable. Le public le découvrira bientôt.

A propos de Chemises Blanches pour Messieurs

Les Messieurs qui portent les chemises de la Cie de S. Carsley, Limitée, savent qu'elles vont bien, durent bien et sont une valeur capitale. Chemises blanches à 29c, 45c, 60c, 75c, \$1, \$1.25 et \$1.50. La qualité à \$1.00 se vend très bien ce printemps.

GILETS ET COLLERETTES
GILETS ET COLLERETTES

DES MILIERS
DES MILIERS

De collerettes et gilets de printemps pour dames, justement reçus.

POUR LA VALEUR
POUR LA VALEUR

LISEZ LES PRIX
LISEZ LES PRIX

Magnifiques gilets en serge noire pour dames, les plus récents, \$2.95 à \$10.25. Collerettes élégantes, en drap noir pour dames, longueurs élégantes, \$1.00 à \$19.50.

Paletots unis et décorés en drap noir pour dames, toutes les principales nuances, \$2.25 à \$21.50.

Collerettes toutes nouvelles nuances, drap couleur, pour dames, 95c à \$21.50.

Collerettes en velours noir pour dames \$3.65.

Collerettes en riche velours noir, garnies de rubans, jais et dentelle, pour dames, \$4.25 à \$25.00.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

Nouveaux articles qui se lavent

Les combinaisons de couleur dans les marchandises qui se lavent pour cette saison, sont frappantes et de parfait bon goût. Les dessins sont beaux et variés de tous.

Les nouveaux Satins de Dresde

Sont de couleurs si belles que l'on est réellement porté à croire que ce sont de merveilleuses peintures, seulement 24c la verge.

Crépon plissé de Dresde, dans de riches nuances, 24c la verge.

Zéphirs "Chêne" de Dresde, dans les nuances les plus riches et un grand choix de dessins, 32c à 45c la verge.

Draps plumetés de Dresde, dans une grande variété de couleurs nouvelles, 3c la verge.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

Les Imperméables Heptonette

Justement reçu deux caisses des imperméables Heptonette si avantageusement connus des dames, dans les nuances bleu-marin ou noirs, dernière mode. Prix spécial \$5.10.

THE S. CARSLY CO. (Limited)

1765 à 1783, Notre-Dame